
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01769234 4



GRAVEURS

SUR BOIS

A LYON AU SEIZIÈME SIÈCLE

Lyon. — Imp. Pitrat Ainé, A. REY Succ., 4, rue Gentil. — 17488

GRAVEURS

SUR BOIS

A LYON AU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

M. NATALIS RONDOT

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



PARIS

GEORGES RAPILLY

MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
LIBRAIRE DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

9, QUAI MALAQUAIS, 9

M DCCC XCVII



MARCHE DES ISRAÉLITES DANS LE DÉSERT

(H. 191 mill., L. 160 mill.)

GRAVEURS

SUR BOIS

A LYON AU SEIZIÈME SIÈCLE

L'art a été exercé à Lyon sous toutes les formes, et l'on ne compte pas en cette ville moins de trois mille maîtres d'art ou de métier dans les deux siècles et demi qui commencent au milieu du XIVe siècle pour finir aux dernières années du XVIe siècle. Nous n'avons pas à revenir sur les faits d'ordre général, quelque intérêt qu'ils offrent[1]; peut-être n'a-t-on pas pu bien juger, d'après nos études[2], de l'importance relative que l'art de la gravure en particulier a eue à Lyon, gravure en relief et gravure en creux, gravure sur métal et gravure sur bois. C'est pourquoi nous allons parler encore des graveurs.

[1] *L'ancien régime du travail à Lyon (du* XIVe *au* XVIIe *siècle)*, 1897.

[2] *Les Graveurs sur bois et les imprimeurs à Lyon au* XVe *siècle*, 1896. *Bernard Salomon, peintre et tailleur d'histoires à Lyon au* XVIe *siècle*, 1897. *Les Graveurs d'estampes sur cuivre à Lyon au* XVIIe *siècle*, 1897. *Les Médailleurs lyonnais*, 1896. *Les Graveurs de monnaies à Lyon (du* XIIIe *au* XVIIIe *siècle)*, 1897.

De quel prix fut la gravure pour le peuple de Lyon! On en est tout surpris. Nous devons à cette branche de l'art cette légion de compositeurs et de dessinateurs, obscurs sans doute, mais qui furent si nécessaires à l'ornementation du livre ou de l'étoffe, à celle du meuble ou de l'orfèvrerie. Comme ils étaient ingénieux, féconds, habiles; comme ils savaient, par des inventions délicates et quelquefois hardies, aider au travail dans un milieu où il fallait en renouveler sans cesse la forme!

C'est par les graveurs que l'imprimerie a pris à Lyon, même près de son origine, un essor imprévu et un attrait nouveau; c'est à eux que, au XVIe siècle, elle a dû son originalité, son succès et son développement. Sans doute il ne faut pas chercher là ce qu'on appelle le grand art; il ne faut pas s'attendre à trouver chez le graveur un haut vol. A des métiers souvent transformés pour satisfaire à la demande nouvelle, à un commerce puissant, la cité lyonnaise devait sa richesse; elle ne voulait connaître que les entreprises qui servaient ses intérêts, et le peuple s'attachait le plus à ce qui, dans l'art, avait l'application la plus étendue et, on est tenté de le dire, la plus commune. Ni le sens juste ni la science de l'art, ni l'aptitude ni le goût n'ont cependant manqué à ce peuple. Il suffit pour le montrer de l'exemple du peintre Perréal. Jean Perréal s'est formé à Lyon; il y a fait de fréquents séjours et s'était élevé assez haut pour que Charles VIII, Anne de Bretagne, Louis XII et François Ier l'aient retenu à leur service[1]. Non, les

[1] Perréal n'est pas le seul de nos peintres qui ait travaillé au XVe et au XVIe siècle pour la cour de France.

qualités rares qui font les artistes n'ont pas manqué à nos maîtres ; l'occasion de les déployer leur a fait défaut. Cela est aussi vrai pour la peinture et la sculpture que pour la gravure. Celle-ci était familière à nombre de nos artisans.

Nous ne dirons rien de l'art de la monnaie qui ne pouvait avoir dans nos ateliers et n'y eut jamais qu'une valeur secondaire. Il en fut autrement de l'art de la médaille, art savant, art charmant, qui se produisit à Lyon, au XVe et au XVIe siècle, avec des caractères d'originalité, de diversité et même de supériorité qu'on n'a pas encore assez remarqués. C'est que, à cette époque, la médaille était souvent un bijou ou un ornement de pièce d'orfèvrerie, et l'orfèvrerie, comme la bijouterie, était un des métiers qui faisaient la réputation et la prospérité de la cité. Il y a eu même cette singularité qu'on ne se contentait pas des originaux ; on se plaisait à en introduire l'image dans les livres, et toutes sortes d'effigies sont figurées dans le champ de « médailles à l'anticque ». Il y a de ces médaillons dessinés, ceux de Jacques de Strada et de Georges Reverdy, par exemple, dont on ne saurait trop vanter l'élégance.

Ce n'est pas tout : on sait l'étendue à Lyon du rôle de la gravure tirée sur le papier, gravée sur le bois ou sur le métal. Elle a donné naissance à deux arts distincts : l'un inséparable de la décoration du livre, qui remonte au troisième quart du XVe siècle; l'autre, plus indépendant, moins ancien, d'un travail artistique plus élevé. Dans l'un et l'autre, il s'est produit à Lyon des initiatives dignes de remarque. Que de raffinements dans

les choses de l'esprit et dans les choses du goût en ce temps-là ; quelle heureuse et facile appropriation des procédés du dessin, de la composition et de la taille, suivant la mise en scène, les effets à obtenir et l'accent à donner aux ouvrages ! En un mot, que d'exemples d'excellence dans l'invention et dans l'exécution la ville de Lyon a donnés en cet art au XVIe siècle ! Nombreux sont ces exemples, nombreuses les preuves de force dans nos métiers, et tel était l'esprit du temps que, à notre grand regret, presque tous nos artisans n'ont pas attaché leur nom à leurs œuvres.

Nous ne pouvons pas ne pas rappeler en cette occasion le nom de maîtres d'assez haute valeur, encore fort peu connus de nos jours. Les graveurs sur métal lyonnais comptent parmi les burinistes les plus anciens et ont laissé des pièces précieuses, d'un travail délicat et serré. Il suffit d'en nommer deux: Jean de Gourmont dans l'œuvre duquel on observe une finesse exquise, la grâce et la noblesse ; Georges Reverdy, qui fut célèbre au milieu du XVIe siècle. L'œuvre gravé sur métal est rare, plus rare que celui gravé sur bois, et il est singulier qu'il ait le plus frappé les contemporains.

Un bel esprit du temps de Henri II, Charles Fontaine, l'a célébré :

« Sur estampe blanche mordans
D'une merveilleuse morsure,
Que sans entrer dedans
Dure sans fin et sans mesure :
Et se fait connaître par tout
Où le soleil se lève et couche,

Avec honneur sans fin ne bout,
Tant bien sa morsure elle touche.
Là les grans villes on y voit
Au vif pour un grand tems empraintes [1]. »

Nous sommes tenté de ne rien dire à ce sujet de Corneille, ce Corneille fils de Corneille, qui avait pris le nom de sa ville natale et qui fut peintre de Henri II [2]. Son œuvre gravé, si l'on n'oubliait pas la suite des figures des rois de France, ne répondrait pas à la haute opinion qu'on se fait de lui d'après son œuvre peint, autant qu'on peut juger de celui-ci par les portraits si vivants et si charmants que le duc d'Aumale avait réunis au château de Chantilly. Cependant le maître au double C, le graveur de l'*Incrédulité de saint Thomas* et du *Jugement dernier*, s'impose à l'attention ; il avait comme graveur de l'originalité, quelque puissance et le sentiment de la grande ordonnance.

Nous sommes revenu plusieurs fois sur les artistes et les ouvriers du livre et de l'estampe, du meuble, de l'étoffe et du bijou, nous efforçant de reconstituer leur histoire si longtemps négligée. Nous allons faire de

[1] *Ode de l'antiquité et excellence de la ville de Lyon*, 1557, p. 16 et 17.

Nous avons fait connaître Corneille de La Haye, il y a dix ans, dans notre livre sur *les Peintres de Lyon du* XIVe *au* XVIIIe *siècle* (1888, p. 99 à 103). Nous avons suivi ce maître dans les documents originaux depuis 1540 jusqu'en 1574. Nous avons parlé de nouveau de Corneille dans l'étude que nous avons faite en 1891 sur la condition de la population protestante à Lyon au XVIIe siècle *(les Protestants à Lyon au* XVIIe *siècle*, p. 13 et 14, XVIIIe *siècle*). Corneille est mort à Lyon en 1574 ou en 1575.

nouveau mention d'artisans du livre. Le jour n'est pas éloigné où l'on verra se succéder, pour le XVIe siècle, les inventions si diverses de la décoration du livre, et où l'on apprendra à connaître par leurs ouvrages des hommes inconnus aujourd'hui et qui ajouteront au renom de notre peuple [1].

L'essai qui va suivre est consacré en grande partie à un seul homme, dessinateur et graveur sur bois à Lyon, à Pierre Eskrich dit Cruche.

Quelle qu'ait été l'étendue de nos recherches et quelque soin que nous y ayons apporté, nous n'avons pu ni déterminer exactement dans son ensemble la personnalité de cet artiste ni connaître ce qui forme véritablement son œuvre gravé. Dans cette incertitude, nous avons pris le parti de réunir tous les faits que nous avons découverts et qui peuvent se rapporter à lui, sans les présenter sous une forme définitive. Nous avons cru pouvoir cependant tirer des conclusions de ces faits, mais nous ne les avons produites que sous toutes réserves.

[1] Nous voulons parler de la *Bibliographie lyonnaise du* XVIe *siècle*, œuvre collective du président Baudrier et de son fils, M. Julien Baudrier, entreprise considérable qui a son originalité, qui témoigne non seulement de l'exactitude scrupuleuse, mais de l'érudition et de la sagacité de ses auteurs et qui présentera, d'après le plan qu'ils ont formé, plus de deux mille reproductions de gravures sur bois lyonnaises.

I

LES GRAVEURS SUR BOIS A LYON DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVI[e] SIÈCLE

La décoration du livre au moyen de la gravure sur bois à Lyon peut être considérée comme ayant présenté au cours du xvi[e] siècle trois périodes distinctes.

Dans la première période, dans les œuvres de laquelle on n'observe pas d'originalité dans la conception et le mode d'exécution, on retrouve souvent le travail grossier de tailleurs de la fin du xv[e] siècle, ou bien l'on constate soit l'influence dominante de l'école bâloise soit le fréquent emploi de bois loués à des imprimeurs allemands ou bâlois. Quoique plusieurs graveurs sortis d'ateliers de Paris soient venus à Lyon, nous n'avons pas observé alors dans nos ouvrages le goût des Parisiens.

Bernard Salomon a marqué la deuxième période de son empreinte personnelle et a imprimé à cette période un caractère saisissant en bien des cas.

Enfin les imitateurs de ce maître ont continué en quelque sorte son œuvre, et ces imitateurs ont montré une

habileté technique très diverse. A la fin du XVIe siècle, il y a eu plus de largeur et de hardiesse dans la gravure; les scènes ont pris plus d'ampleur. Toutefois la noblesse, l'élégance et le charme ont disparu.

La première période s'est étendue depuis le commencement du XVIe siècle jusque vers 1546; la deuxième a pris fin vers 1566, et la troisième vers 1610.

Nous avons dit dans une notice précédente comme on connaît peu les graveurs sur bois du XVIe siècle [1]. Nous n'avons recueilli les noms, pour Lyon, que de quatre-vingts graveurs environ, qui ont formé trois groupes à peu près égaux en nombre.

Le dernier de ces groupes est le moins connu. Il comprend des dessinateurs et des graveurs pour la plupart ignorés; quelques-uns d'entre eux ont une valeur artistique inégale sans doute, mais cette valeur est très réelle et il y a eu dans le talent de ces hommes des différences vraiment singulières.

Ces hommes, artistes, artisans ou ouvriers, car, en ce temps-là, l'une ou l'autre qualité pouvait leur être appliquée, ces hommes, disons-nous, ne sont pas sortis de leur obscurité.

Un seul, Pierre Woeiriot [2], qui a dessiné et gravé sur bois une vingtaine au moins de vignettes des Antiquités judaïques de Flavius Josèphe [3], a son nom inscrit à juste

[1] *Bernard Salomon, peintre et tailleur d'histoires à Lyon au* XVIe *siècle.*

[2] Le nom primitif était Wiriot.

[3] *F. Iosephi antiquitatum iudaicarum libri XX. Apud haeredes Iacobi Iunctae*, 1566, in-folio.

titre dans l'histoire de l'art. Il a travaillé, à son arrivée à Lyon, à des ouvrages d'orfèvrerie, comme fondeur, ciseleur, graveur ; il a même fait des médailles modelées, on cite de lui la Catherine de Médicis de 1555. Woeiriot a gravé en taille-douce, en 1555 et en 1556, le *Pinax iconicus* (« certaines figures des sépultures antiques », ainsi qu'il est dit au privilège), et plusieurs portraits, entre autres celui de Louise Labé, dont le regard clair, tranquille et pénétrant a « la magesté douce » que Pontus de Tyard a célébrée. Notre orfèvre était jeune alors (il était né en 1532) ; il prenait dans le *Pinax* la qualité de *iconon artificiosissimus delineator idemque exarator, delineator et exculptor*. Les suites de bijoux, de poignées et de garnitures d'épée datées de 1555, le ravissant *Libro d'anella d'orefici* daté de 1561 [1], montrent avec quel amour et quel goût il s'attachait aux choses de son premier métier. Il a dit lui-même comme il s'était plu « à développer son intelligence... par la pratique de toutes les sortes de sculpture : celle en relief, celle plate ou en creux ». Sa part dans l'illustration du Flavius Josèphe faite avant 1562 serait très intéressante à étudier. Ce travail, la gravure sur bois, qui est une exception dans son œuvre, lui fait honneur. Le dessin n'est pas toujours correct, il n'a pas la finesse de celui de Bernard Salomon, il a dans le style un peu de la grandeur de celui de Jean Cousin ; faiblement ombré, il est presque

[1] Woeiriot est inscrit en 1561 sur les rôles des *Establyes en cas d'effroy* sous le nom de Pierre le graveur. (Archives de Lyon, EE.)

sans relief; la gravure a le trait net et léger, et dans l'ensemble il y a quelque confusion quand des foules s'agitent dans là scène. Woeiriot a, comme le petit Bernard, gravé lui-même plus d'un de ses dessins; il l'a fait avec moins d'élégance, mais son habileté est bien marquée.

Le graveur lorrain a fait à Lyon plusieurs séjours prolongés de 1560 à 1562, en 1564, en 1571 et en 1573; il a signé en 1564 les portraits des gouverneurs de Lyon, du comte de Sault et du maréchal de Vieilleville. Artiste d'une trempe d'esprit assez rare, il s'était plu aux études du lettré, sachant le grec, le latin et l'italien. Il garda toujours dé sa première profession et de ce qu'il avait appris en Italie dans sa jeunesse le goût de l'ornementation, y apportant beaucoup de verve, mais peu de mesure. Il était propre aux tâches les plus diverses, il était même peintre. On lit dans une épigramme de Charles Fontaine:

« A Pierre Woériot, lors qu'il pourtroyoit l'auteur.

« De ma plume le petit trait,
Amy, si tu me pourtrais bien,
Te rendra encor mieux pourtrait
Que ce doux trait du pinceau tien
Ne va trassant ce pourtrait mien [1]. »

Corneille de Septgranges travaillait encore à Lyon quand Woeiriot produisait ces ouvrages. Imprimeur,

[1] *Odes, énigmes et épigrammes, adresses pour étreines au Roy, à la Royne, à madame Marguerite*, etc., 1557, p. 103.

libraire et tailleur de lettres, de Septgranges était aussi tailleur d'histoires, c'est-à-dire graveur sur bois[1] (..1523-1557). Ce maître, encore ignoré de nos jours, était un artiste de haut mérite. On peut en juger par un de ses ouvrages, le titre du Graduel de l'église de Vienne de 1534[2].

Bernard Salomon était mort en 1560 ou 1561 et Jean de Tournes n'était pas éloigné du terme de sa vie. Guillaume Roville[3], dont la rivalité avec Jean de Tournes avait été si vive pendant une quinzaine d'années et avait tant contribué aux progrès de l'art de l'ornementation du livre et de la gravure sur bois, Guillaume Roville était arrivé au point culminant de son

[1] On a même donné à Corneille de Septgranges, dans des rôles d'impôt, la qualité de peintre, de tailleur d'images, d'imagier. La qualité de peintre était appliquée parfois aux dessinateurs ou *pourtrayeurs ;* celle de tailleur d'images ou d'imagier est quelquefois, à cette époque, synonyme de tailleur d'histoires, car rien n'indique que de Septgranges ait été sculpteur. Du reste on lit dans une pièce de 1556 : « Maistre Corneille le tailleur d'histoires » (N. Rondot, *les Peintres de Lyon*, 1888, p. 82). Georges Reverdy, qui certainement n'a jamais été que graveur, était inscrit aussi sur les rôles des tailles, en 1529, comme tailleur d'images.

[2] M. J. Baudrier a assigné à Corneille de Septgranges le rang élevé auquel il convient de le placer *(Bibliographie lyonnaise*, 2e série, 1896, p. 371 à 381).

[3] Nous avons conservé au nom du célèbre libraire la forme Roville sous laquelle il est le plus connu et qui est, suivant nous, la forme la plus correcte, mais il paraît certain que le nom se prononçait Rouville, surtout à la fin du XVIe siècle et depuis lors. Roville, quoiqu'il ait pris quelquefois à la fin de sa vie la qualité d'imprimeur, était libraire, — éditeur de livres et libraire.

heureuse carrière. A cette époque, de 1558 à 1566 ou environ, celui-ci publia quelques-unes de ses meilleures éditions. Il eut à son service des graveurs sur bois habiles, mais qui l'étaient beaucoup moins que ceux de l'atelier de Jean de Tournes et qui étaient plus abandonnés à eux-mêmes.

Pendant ce temps, Guillaume Roville et Jean de Tournes (celui-ci pour un ou deux livres) ont employé un homme, dessinateur, peintre et graveur, dont les ouvrages tranchent par leur supériorité avec les autres pièces auprès desquelles ces ouvrages sont placés. Un érudit lyonnais, M. A. Steyert, qui a affirmé le premier l'existence de ce maître, duquel, à vrai dire, on ne sait rien[1], l'a désigné sous le nom de maître à la capeline; il l'a fait, dit-il, à raison de l'habitude de ce dessinateur de vêtir ses personnages de petites capes[2]. M. Steyert est persuadé que c'est le même personnage que ce maître Thomas, le peintre qui fut chargé par le consulat de la direction des travaux de décoration de l'entrée de Charles IX en 1564. Quoique cet anonyme paraisse avoir peu produit (on limite la période de son existence à huit années), il serait possible de définir son style et sa manière, mais, si l'on entrait dans cette étude, nous pensons qu'on serait conduit à reconnaître dans

[1] *Note sur Perrissin, Tortorel et quelques autres artistes du* XVI[e] *siècle (Revue du Lyonnais*, 3[e] série, t. VI, 1868, p. 185 et 186); *Notes critiques sur quelques artistes lyonnais du* XVI[e] *siècle (Revue du Lyonnais*, 3[e] série, t. XIX, 1875, p. 142 à 160).

[2] La justesse de ce signalement ne nous a pas frappé ; les personnages aux petites capes sont assez rares dans les vignettes qu'on attribue à ce maître.

les pièces qu'on suppose sorties de sa main, des différences assez grandes pour qu'on incline à distinguer en lui deux maîtres. Il suffira de dire qu'il s'est inspiré des exemples de Bernard Salomon et qu'il a pris quelque chose de la grâce sévère de Jean Cousin; il s'est montré plus soigneux, plus varié, plus mesuré, plus fort et plus noble que le petit Bernard. Il fut, dans l'opinion de M. Steyert, « un des plus habiles maîtres de l'école française du XVIe siècle ». Tout ouvrage dont la distinction, la correction et le charme arrêtent le regard, lui est attribué : la Pallas, cette marque élégante du libraire Barthélemi Molin, les vignettes des mois du *Calendrier historial*, les portraits de Simeoni, l'Abraham prosterné devant Dieu et l'implorant en faveur des Sodomites, du Flavius Josèphe, une partie des petites histoires de la bible de Roville.

Georges Reverdy, le *Reperdius* de Nicolas Bourbon, que ce poète célébrait comme l'égal d'Holbein (les lettrés ne ménageaient pas alors l'éloge aux peintres : Jean Le Maire estimait Jean Perréal « un second Appelles en peinture »), Georges Reverdy vivait encore, disons-nous, quand ce ou ces graveurs étaient en pleine production. Il compte aujourd'hui parmi les ignorés et les oubliés, et cependant « c'est lui qui a gravé (lisons-nous dans *la Bibliothèque françoise de La Croix du Maine* [1]) les portraicts et effigies du *Promptuaire des Médailles* », dont Roville a donné la première édition en 1553 [2]; quelques-uns de ces

[1] Édition de 1772, t. I, p. 265.

[2] La seconde édition est de 1577; c'est dans celle-ci qu'est le

petits médaillons sont, pour le dessin et la taille, des chefs-d'œuvre. Il n'y a qu'obscurité en ce qui touche à Reverdy, le maître Georges, qui a travaillé à Lyon de 1529 à 1561 au moins. Quel rapport y a-t-il entre lui et ce graveur au burin et à la pointe qui a signé, de 1531 à 1564, du nom de G^e Reverdinus ou du monogramme G^e R., une cinquantaine de pièces? Reverdy n'aurait-il pas gravé aussi les figures qui décorent le grand plan de Lyon exécuté dans l'intervalle des années 1545 à 1553 et qui est un monument historique de tant de prix; les figures de ce plan rappellent les inventions dans le goût italien de Reverdinus.

Le maître P. V. a été aussi contemporain de Bernard Salomon. Il a fait usage de procédés de décoration différents, assez étranges, tantôt empruntés aux Italiens et tantôt dans le goût allemand. Le travail de la taille est souvent négligé; les Heures à l'usage de Rome que Macé Bonhomme a imprimées en 1549, en 1550 et 1551 [1] pour Roville, montrent le mieux sa manière. Le nom de ce maître, dessinateur et graveur, est resté inconnu; c'est déjà beaucoup que d'avoir ses initiales. Nous dirons plus loin la supposition que nous nous sommes laissé entraîner à faire.

Les ouvrages du deuxième tiers du xvie siècle ont un autre caractère.

charmant médaillon de Marguerite de Valois, sœur de Henri II, qui reproduit certainement un tableau de Corneille de La Haye.

[1] Ces Heures de 1551 portent pour titre : *las Horas de Nuestra Señora segũ el uso romano.*

Ceux de Georges Mathieu[1] (..1554-1572) et d'Antoine Volant[2] (..1552-1581) ne méritent guère d'être mentionnés. Jean Le Maistre, dessinateur et tailleur d'histoires, « en rue Mercière, devant Saint-Antoine », n'a pas seulement publié plusieurs recueils de dessins d'ornements destinés aux orfèvres, aux damasquineurs, aux peintres, aux sculpteurs, aux brodeurs, aux tissutiers, etc. ; il a fait, en 1562, un livre grand in-folio présentant les *Cinq Ordres Des Colomnes De L'Architecture... nouvellement portraictes et mises en lumière*[3]... D'autres tailleurs ne furent pas moins occupés : l'école lyonnaise était alors en réputation. Nous nous arrêterons à l'œuvre de Jacques Le Chaleux, « natif de Normandie », calviniste ardent, qui fut, à Lyon, une des victimes lors de la Saint-Barthélemi (..1556-1572). Le Chaleux, qui a habité successivement Rouen, Genève et Lyon, s'était engagé en 1569 à « tailler sur tablettes de bois » les quarante histoires touchant les troubles survenus au temps des guerres de religion, que Jean Perrissin avait promis de *pourtraire*[4] ; il n'en a gravé qu'une partie, mais on a

[1] Papillon a fait mention de plusieurs estampes de ce graveur qui était Allemand, et avait travaillé à Augsbourg.

[2] Antoine Volant ou Voulant, libraire, peintre, tailleur d'histoires et dominotier.

[3] Copie des planches du livre des Ordres de Hans Blum, 1550. — L'ouvrage de Le Maistre est dans la *Bibliothek des Kunstgewerbe Museums*, à Berlin, n° 1128.

[4] Archives de Genève, minutes de Santeur, notaire à Genève, vol. III, f° 248. — Voir la *Notice sur Jean Perrissin et Jacques Tortorel*, par Théophile Dufour, 1885.

de lui d'autres estampes, entre autres des estampes contre le pape, inspirées par la passion religieuse [1]. Jean Arnoullet, parent des célèbres imprimeurs, a gravé sur bois, en 1566, le « *Pourtraict de la ville de Bourges* » qu'il a signé IO. AR. FA [2] (H. 229 mill., L. 642 mill.).

L'Œuvre de la diversité des termes, de la composition et du dessin d'Hugues Sambin (1571 et 1572), nous paraît exécutée par un tailleur d'histoires lyonnais [3]. Michel Brunand, d'une famille d'imprimeurs qui n'ont eu qu'un faible renom [4], a laissé un portrait en pied de Henri IV, daté de 1595, d'un faire vigoureux. On a de lui de grands placards avec images gravées sur bois (..1582-1599). *Le Maître d'école* à figure de singe de Jean-François Matheis, un Allemand, est un spécimen des grossières images populaires qui furent s répandues à la fin du XVIe siècle [5]. Léonard Odet,

[1] Nous citerons un placard de 425 millimètres de haut sur 305 millimètres de large, qui a pour titre : CELVY QVI EN SATAN SE FIE. IAMES NE A QVE TRONPERIE. — LARBRE QVI NE PORTERA BON FRVICT SERA COVPE ET MIS AV FEV.

(Cabinet des estampes de Berlin.)

[2] Nous avons vu un exemplaire de cette gravure imprimé en camaïeu.

[3] Hugues Sambin, alors maître menuisier à Dijon, est célèbre par ses travaux comme architecte et sculpteur. Que son livre soit de sa composition, cela est certain, mais il peut n'avoir pas dessiné sur le bois tous les termes. Le dessin de plusieurs planches est plutôt dans le goût lyonnais.

[4] « Michel Brunan, dominotier, de Lacheis près Chatillon de Michaille. » (Archives de Lyon, rôles des pennonages). Il figure aussi comme peintre et tailleur d'histoires dans les chartreaux.

[5] *A. Lyon. a. lecusson. daugsspurg. p. i frg.* MATHEIS.

tailleur d'histoires, imprimeur et libraire, a produit, au temps de la Ligue, de nombreuses estampes, souvent satiriques; une des plus hardies est le « Pourtraict de la Ligue infernalle [1] ». Odet a été un très médiocre ouvrier [2], et son illustration du livre ne mérite pas qu'on s'y arrête. Léonard Odet a donné, en 1603, une édition curieuse des « Singuliers et nouveaux pourtraicts du seigneur Féderic Vinciolo, Vénitien, pour toutes sortes d'ouvrages de Lingerie ». Il a gravé « le Pourtraict de la Ville et Chasteau de Mont-Mellian en Savoye », qui présente quelque intérêt.

Combien d'autres graveurs ont travaillé à Lyon dans les quarante dernières années du xvie siècle, lesquels ont pris part à la décoration du livre et ont produit des estampes isolées ! C'est en premier lieu l'auteur inconnu de ces « effigies des Roys de France » que nous connaissons sous le nom de « Raullant de Neufchastel », qui n'en a été peut-être que l'imprimeur, portraits datés de 1567, qui se font remarquer, au milieu des ouvrages de ce temps, par la fermeté du dessin et la largeur du style [3]. Nous citerons ensuite

[1] Hauteur, 495 millimètres; largeur, 310 millimètres. Avec une pièce de trente-cinq vers au-dessous du portrait de la Ligue.

[2] Le dernier placard que nous connaissons d'Odet, colorié grossièrement, publié en 1610 (490 millimètres de haut et 390 millimètres de large), porte en titre : « La grande et merveilleuse Bataille, d'entre les Chats, et les Rats : qui est la figure d'entre les gros larrons, et les petits ». Il est accompagné d'une complainte de cent huit vers.

[3] Nous n'avons vu aucune gravure lyonnaise du xvie siècle dont l'exécution présentât ce caractère.

Louis Angel [1], Claude Guillermet [2], Mathieu de La Forest [3], Jean Le Fèvre [4], Guillaume Nicolas [5], Otton Vendegrin [6], etc. Un au moins de ceux-ci a dû travailler pour Benoist Rigaud, libraire intelligent et entreprenant, qui a exercé de 1555 à 1597 et qui a introduit dans ses éditions des bois dont plusieurs ont été taillés par une main habile [7].

Pierre de La Maison neufve [8] a gravé et a imprimé des placards dont le dessin et la taille doivent être remarqués. Une de ces estampes est intitulée : *Familière description du très vinoporratimalvoisé et très envitaillegoulmenté Royaume Pannigonnois, mystiquement interprété l'Isle de Crèvepance* (H. 755 mill., L. 540 mill.).

[1] Louis Angel, « maistre tallieur d'istoires », demeurant en Bourg Chanin, « au Parroquet » (.. 1592-1598).

[2] Claude Guillermet, peintre et tailleur d'histoires (.. 1568-1576).

[3] Mathieu de La Forest, « tallieur d'istoires, demeurant en rue Tomassin, chez (Antoine) Griffius » (.. 1590-1598).

[4] Jean Le Fèvre, graveur en taille-douce et graveur sur bois, demeurant « en rue Thomassin, à l'enseigne des troes croxant » (.. 1573-1596).

[5] Guillaume Nicolas, peintre et « maistre tailleur d'histoires », était originaire d'Anvers (.. 1573-1613).

[6] Otton Vendegrin, peintre et tailleur d'histoires (.. 1582-1588).

[7] Benoist Rigaud, qui avait épousé la fille de Corneille de Septgranges, celui-ci un maître oublié aujourd'hui et dont M. J. Baudrier et nous-même nous avons déjà signalé le talent, savait tirer parti de la gravure sur bois pour donner quelque relief à ses éditions, au moins par ses marques si diverses.

[8] Nous avons vu de La Maison neufve mentionné comme tailleur d'histoires, mais il n'est pas inscrit sur les rôles et dans les actes ; il est possible que ce nom de La Maison neufve soit un pseudonyme.

Le texte comprend 210 vers.

Des graveurs dont nous avons donné les noms précédemment, il y en a un, aussi ignoré jusqu'à présent, qui nous a le plus intéressé. C'est de Pierre Eskrich que nous allons parler. Il était à la fois dessinateur et graveur. Nous nous occuperons le plus du dessinateur; il n'a gravé qu'une partie de son œuvre. Eskrich a commencé par être un imitateur de Bernard Salomon; il en a été quelquefois le copiste. Il avait une véritable valeur personnelle, et nous attribuons à l'inhabileté des graveurs ses auxiliaires, les incorrections et les négligences qu'on observe dans plusieurs de ses ouvrages. Son œuvre est considérable, mais il serait difficile d'en déterminer exactement le caractère et l'étendue.

II

PIERRE ESKRICH
SON ORIGINE ET SON NOM, SA VIE A GENÈVE

Pierre Eskrich dit Cruche est un des dessinateurs et graveurs sur bois lyonnais qui ont le plus produit, il est un des moins connus. Il y a eu jusqu'à ce jour autant d'incertitude pour son nom[1] que pour son origine. Nous devons à M. Alfred Cartier, l'historien des de Tournes, un des érudits genevois les plus savants et les plus pénétrants, la découverte de documents qui nous ont permis de mettre fin à toute incertitude.

Dans le premier quart du XVIe siècle, un graveur du nom de Jacob Eskrich travaillait à Paris. Il était Allemand, originaire de Fribourg en Brisgau. Il a gravé, en 1519, les « jettons de Madame de Nevers[2] ». C'est le père du graveur sur bois.

[1] Nous parlerons plus loin de ce nom d'Eskrich.

[2] Bibliothèque de la Sorbonne, H I, 9, f° 223 v°. — Mme de Nevers était Marie d'Albret, femme de Charles de Clèves, comte de Nevers. Ce jeton porte au droit l'écu à ses armes avec la légende MARIE. DALBERET. CONTESSE. DE. NEVERS, et au revers des bâtons et des plumes enlacés, avec la légende ; O MATER DEI MEMENTO MEI.

Pierre Eskrich, celui auquel la présente notice est particulièrement consacrée, est né à Paris. Il professait la religion réformée; il épousa Jeanne Berthet, calviniste comme lui. Il a eu en tout dix enfants, dont neuf sont nés de Jeanne Berthet, à Genève, de 1552 à 1564 [1]. Le dernier enfant est né à Lyon en 1568. Le nom de la mère ne figure pas dans ce dernier acte de baptême. Nous reviendrons sur cet enfant.

Pierre Eskrich était donc à Genève en 1552.

Les étrangers qui venaient se fixer à Genève, et même ceux qui ne devaient y séjourner que momentanément, avaient, au XVIe siècle, l'obligation d'adresser aux magistrats une requête à fin d'autorisation d'habiter à Genève, et cela dans un court délai après leur arrivée; mais, malgré les édits, à raison soit de tolérance de la part des autorités, soit de négligence de la part des étrangers, ceux-ci ne recevaient parfois leurs lettres portant permis de résider qu'assez longtemps après leur venue [2]. Pierre Eskrich, qui a fait baptiser son fils Jean à Genève en septembre 1552, était très probablement établi de fait à Genève avant ou en cette année.

D'autre part, l'habitant qui, après sa réception, quittait

[1] Les actes de baptême de ces neuf enfants sont dans les registres des églises Saint-Pierre et de la Madeleine à Genève. Théodore de Bèze, « ministre du Saint-Évangile », fut, le 29 septembre 1559, le parrain d'un de ces enfants, auquel il donna son prénom.

[2] C'est ce que M. Alfred Cartier a démontré dans une des notes qui donnent tant de prix au livre qu'il a publié en 1893 sous le titre de *Arrêts du Conseil de Genève sur le fait de l'imprimerie et de la librairie de 1541 à 1550*, p. 108.

la ville pour un certain temps, devait s'inscrire de nouveau, s'il y revenait. Tel a pu être le cas d'Eskrich qui, par humeur ou par nécessité, fut toujours assez nomade.

Quoi qu'il en soit, c'est en 1554 seulement que l'on trouve la demande d'autorisation adressée par lui, sous le nom de Pierre Vase [1], au petit Conseil.

Eskrich fut reçu à « l'habitat » le 17 décembre 1554 et prêta serment. Il exerçait alors la profession de peintre.

Il sollicita, l'année suivante, d'être reçu bourgeois.

Le Conseil en délibéra.

« Du 9 mai 1555. — Pierre Vase painctre; avoir entendu ladicte supplication dudict tendant aux fins de le recepvoir au nombre des bourgeois au contenu de sadicte requeste; arresté qu'il actende encoure ung peult [2] ».

Eskrich dut attendre cinq années. Nous ne croyons pas qu'il soit resté tout ce temps à Genève.

« Du 16 mai 1560. — Pierre Vase, natif de Paris, filz de Jacob Kriche de Fribourg en Brisco (en Brisgau), ayant deux enfants masles Jean et Théodore, ayant présenté requeste pour estre receu à bourgeois, a esté receu gratuitement en considération des services qu'il pourra faire à la ville, en paiant le seillot [3]. »

« Pierre Cruche dict Vase, natif de Paris, filz de Jacob Cruche de fribourg Inbriscob *(sic)*, a esté receu à bourgeoys gratuitement eu esgard des services

[1] Nous dirons l'origine de ce surnom.

[2] Archives de Genève, Registres du Conseil, vol. XLIX, f° 71 v°.

[3] Archives de Genève, Registres du Conseil, vol. LVI, f° 39.

qu'il peut à l'advenir faire à la Seigneurie, ayant Pierre, Jehan et Théodore ses filz[1]. Gratis[2]. »

Les actes qui précèdent donnent la preuve que Pierre Eskrich était fils de Jacob Eskrich, originaire de Fribourg en Brisgau, et qu'il était né à Paris, où son père exerçait, comme on l'a vu plus haut, le métier de graveur sur métal[3].

Eskrich demeurait à Genève : en 1555, « derrier Sainct Germain » ; en 1561, « en la cité » ; en 1563, « à la rue du grand Mesel[4] ».

Bourgeois de Genève, peintre et graveur sur bois, il était, en 1562, sans ouvrage et dans l'indigence, puisqu'il dut recourir à l'assistance publique. Les gouverneurs de la bourse des pauvres lui refusèrent tout secours. Eskrich, furieux de ce refus, s'emporta et les injuria. De là, poursuites, condamnation à l'emprisonnement et finalement amende honorable de l'irascible graveur.

Les pièces relatives à cet incident sont curieuses. Nous les donnons ci-après.

[1] Il est probable qu'il faut lire : « Ayant ledict Pierre Jehan et Théodore ses filz. »

[2] Archives de Genève, Livre des bourgeois, 1560, f° 99.

[3] Ou de graveur de jetons.

[4] Il est possible que ces trois domiciles aient été différents. M. Alfred Cartier, que nous avons consulté à ce sujet, estime cependant que le domicile de 1561 peut avoir été le même que celui de 1563, la rue du grand Mesel *(Macellum)* aboutissant à peu près à angle droit à la rue de la Cité.

Séance du Consistoire

« Jeudi, 10 septembre 1562.

« Pierre Vase dict Cruche estant appellé, a comparu. Auquel lecture a esté faicte de la lettre par luy envoyée aux gouverneurs de la bourse des paouvres et par luy addressée à Monsr de Jonvillé[1] par laquelle se conste qu'il a oultragé lesdicts gouverneurs de la bourse, les appellans besaciers d'aultant qu'ils ne luy avoient pas voullu donner l'aulmosne pour sa femme qui est mallade. A respondu cela estre vray et qu'il l'a escrite. L'advis est, attendu que c'est ung fainéant qui n'a jamais voullu travailler quand il avoyt le temps et l'opportunité et qu'il a esté obstiné, de luy deffendre la cène et advertir Messieurs du faict et leur déclairer que cela n'est pas pour l'entretenir en leur cité et leur faire lecture desdictes lettres, et est luy mesme ranvoyé par devant eulx[2] ».

Séance du Conseil

« Lundi, 14 septembre 1562.

« Pierre Cruche dict Vase, renvoié dès le Consistoire, pour ce que refus luy estant faict par les diacres et gouverneurs de la bourse de luy faire assistance à luy et à sa femme, parce que leur advis ne portoit point de faire l'aulmosne à ung homme qui a bon art

[1] Charles de Jouan, sieur de Jonvilliers.

[2] Archives du Consistoire de l'Église de Genève, Procès-verbaux des séances du Consistoire, 1562, f° 1138.

et bon mestier, auquel il peult facilement gagner non seulement la vie de luy mais de tout son ménage, comme luy pouvoit bien faire. Il leur a rescrit lettres par lesquelles il se moque d'eulx les apelans bezaciers, usant de menaces à l'endroit d'iceulx comme est contenu en ladicte lettre, de laquelle a esté faicte lecture icy en plein conseil. Par quoy a esté arresté, estant ouy l'advis du Consistoire, qu'il en responde en prison, veu que d'ailleurs il n'auroit que faire de demander l'aulmosne s'il eust esté saige et eust voulu travailler de son art, quant le temps et opportunité s'y adonnoit, mays a mieux aymé demourer ung fainéant et vagabond et obstiné, qui ne doibt estre tolléré [1]. »

SÉANCE DU CONSEIL

« Mardi, 15 septembre 1562.

« Pierre Cruche dict Vase, sus ses responces et confessions d'avoir calomnié et injurié les diacres, a esté arresté qu'il demeure en prison jusques à jeudy, en pain et eau, et face icy réparation auxdicts diacres et en Consistoire aussy [2]. »

SÉANCE DU CONSISTOIRE

« Jeudi, 17 septembre 1562.

« Pierre Cruche dict qu'il crie mercy à Dieu et

[1] Archives de Genève, Registres du Conseil pour les affaires criminelles et consistoriales, 1562, f° 63 v°.

[2] Archives de Genève, Registres du Conseil pour les affaires criminelles et consistoriales, 1562, f° 64.

à la Justice et confesse avoir mal parlé et dict qu'il a fait mal d'avoir ainsi escript contre ceulx qu'il a escript. L'advys est que bonne remonstrance luy soyt faicte et mesmes de ce qu'il a ainsi escript contre les diacres qui ont le maniement de la bourse, comme il a confessé, et combien qu'il les aye appellez besaciers il n'entendit aultrement les injurier, et au reste qu'il advise bien à son cas, la cène à luy deffendue jusques il vienne montrer meilleur signe de repentance[1]. »

Séance du Consistoire

« Jeudi, 17 décembre 1562.

« Pierre Cruche requiert que la cène qui luy a esté deffendue pour s'estre attaché *(sic)* aux diacres de la bourse des paouvres, luy soyt permise; advis, attendue la recognoissance de sa faulte de luy dire qu'il y sera receu et s'addresse aux diacres pour se reconcilier avecq eulx[2]. »

Cet incident de la vie d'Eskrich est vraiment singulier, car ce peintre, qui se voyait refuser l'aumône en 1562, était tenu en 1559 en assez grande estime par Théodore de Bèze, pour que celui-ci ait accepté d'être le parrain d'un de ses enfants.

Eskrich était à Genève en 1564: la preuve est donnée par les actes suivants du Conseil.

[1] Archives du Consistoire de l'Église de Genève, Procès-verbaux des séances du Consistoire, 1562, f°. 142.

[2] Archives du Consistoire de l'Église de Genève, Procès-verbaux des séances du Consistoire, 1562, f° 191.

« Du 5 octobre 1564. Pierre Cruche ayant présenté le pourtrait qu'il a fait de la ville (de Genève) pour monsieur l'admiral (de Coligny) selon qu'avoit requis mons^{r} de Feuquières, arresta qu'on le luy paye [1].

« Du 12 octobre. Pierre Cruche a présenté requeste pour estre satisfait du pourtrait qu'il a fait de la ville du commandement de messieurs, où il a heu beaucoup de peine. Arresté qu'on en fasse avec luy et qu'on rende à M. de Feuquières ce qu'il aura avancé [2].

« Du 16 octobre. Pierre Cruche. Sur ce qu'a esté proposé que ledict Cruche persiste à avoir vingt escuz du pourtrait qu'il a fait de ceste ville, combien que par le raport des peintres, elle ne vault pas mieux de six escuz. Arresté qu'on lui en baille jusques à douze escuz [3].»

Ce *pourtrait* de la ville de Genève était probablement un plan qui devait avoir une valeur particulière pour Coligny en relations assez fréquentes avec Genève.

Avant d'aller plus loin, nous devons nous arrêter au nom de notre graveur.

Son père Jacob était Allemand. Il est probable que la forme primitive de son nom était *Krug* [4], prononcé Kruche ou Kriche [5]. En fait, le graveur de

[1] Archives de Genève, Registres du Conseil, vol. LIX, f° 115 r°.

[2] Archives de Genève, Registres du Conseil, vol. LIX. f° 118.

[3] Archives de Genève, Registres du Conseil, vol. LIX, f° 119.

[4] La forme *Krieg* a été également indiquée, mais sans qu'elle ait été justifiée.

[5] Le nom était certainement prononcé Kriche, puisqu'il est écrit de la sorte sur le registre des Conseils en 1560, quand le fils de Jacob Eskrich, Pierre, fut « receu bourgeoys ».

Fribourg en Brisgau est appelé Eskrich dans le mandement de 1519.

Le mot allemand *Krug* a, en français, le sens de cruche, et l'on s'explique que ce dernier nom soit devenu le nom le plus habituel de Pierre. C'était, d'une part, une lecture naturelle du nom allemand, et c'était, d'autre part, la signification littérale du mot. Cruche a donc été une première altération française du nom Krug, et le nom de Cruche a été celui sous lequel le tailleur d'histoires a été le plus connu. Celui-ci a toujours signé Cruche, au moins à Lyon ; nous avons sous les yeux des quittances signées de la sorte, d'une écriture haute, large et ferme, en 1574, en 1575 et en 1585. Dans les registres des tailles, dans les rôles des pennonages et dans les comptes, à Lyon, notre graveur est presque toujours inscrit sous le nom de Cruche [1].

Une autre altération s'est produite, et Pierre Cruche en a été l'auteur.

Il a signé, en 1566 et en 1568, *Petrus Eskricheus*,

[1] On trouve aussi quelquefois notre peintre désigné sous le nom de « maistre Cruchi, maistre Cruchy, maistre Cruzy ». (Archives de Lyon, Rôles des tailles à Lyon en 1571 et en 1572 ; CC 150, f° 30 r°, CC 151, f° 8 r°, CC 152, f° 6 v°, CC 275, f° 8 r°.)

Petrus Escricheus, *Petrus Eskrichius*, des *histoires* et des cartes dessinées et gravées sur bois par lui. Eskrich était une forme différente du nom primitif Krug, Krich ou Kriche.

On a vu plus haut le nom de Pierre Vase.

Vase était le synonyme de cruche, et notre graveur paraît avoir été connu d'abord sous ce nom. Il est probable qu'il le portait à Paris, et il est certain que, à son arrivée à Genève, qu'il soit venu en cette ville de Paris ou de Lyon, il s'est fait connaître de la sorte. Les six enfants qu'il a présentés au baptême à Genève de 1552 à 1559 ont été déclarés par lui comme enfants de Pierre Vase. Eskrich a été reçu à l'*habitat* à Genève, le 17 décembre 1554, aussi sous le nom de Pierre Vase.

Quand il fut « receu à bourgeoys » en 1560 (il avait dû justifier de son véritable nom), il le fut encore sous le nom de « Pierre Vase,... fils de Jacob Kriche », ou de « Pierre Cruche dict Vase..., fils de Jacob Cruche. »

A Lyon, il portait indifféremment l'un ou l'autre nom, de préférence le nom de Cruche. Le nom de Vase ou de Du Vase paraît cependant dans les baux de logement qu'il a passés à Lyon.

Nous avons cru devoir présenter notre tailleur d'histoires sous le nom d'Eskrich, puisque son père portait ce nom en France et puisque lui-même Pierre a signé de ce nom, en latin, trois de ses ouvrages. Enfin Mariette et Papillon avaient accepté cette désignation sans savoir, il est vrai, à qui elle s'appliquait.

III

LA VIE DE PIERRE ESKRICH A LYON

Pierre Eskrich habitait Genève en 1562. Il y vivait dans la pauvreté et y était alors sans ouvrage. On a vu plus haut les incidents de son emprisonnement à Genève. Eskrich demeura dans cette ville jusqu'en 1564 et y fit baptiser en cette année un de ses enfants.

1564. « Le 29 dudit moys (de mars) a esté baptisée Jehanne fille de pierre vase et de jehanne sa femme présentée par Jehan Crespin [1] » (en marge « par moy Th. de Bèze [2] »).

Il est probable que, à la suite de sa condamnation, Eskrich résolut de quitter Genève définitivement et qu'il alla chercher de nouveau du travail à Lyon. Il semble que, tout en continuant d'habiter Genève, il ait été employé auparavant par Guillaume Roville et d'autres libraires à dessiner et à graver des planches de livres.

[1] Jean Crespin, d'Arras, savant dans les lettres grecques et latines, imprimeur à Genève. (Voir *France protestante*, 2e édition, t. IV, p. 865).

[2] Archives de Genève, Registre des baptêmes, église Saint-Pierre.

Il est certain qu'Eskrich est venu à Lyon en 1564. Il avait dû y acquérir quelque notoriété puisqu'on le fit venir de Genève pour travailler aux décorations de l'entrée de Charles IX, et certes les peintres ne manquaient pas alors à Lyon.

Le mandement qui le concerne est ainsi conçu : « A Pierre Cruche maistre painctre en ladicte ville de Lyon la somme de quarante livres à luy taxée et ordonnée... par mandement desdicts S^rs^ conseillers eschevins de la ville et communaulté de Lyon dacté du samedy treiziesme jour de may mil v^e^ lxiiij pour son voiage estre venu exprès de Genefve en ladicte ville de Lyon faire certains pourtraictz et modelles où Il a séjourné ung moys, le tout pour la bien venue et entrée du Roy en ladicte ville de Lyon...

« Sa quictance escripte au doz d'icelluy mandement signée de sa main en date du quinziesme jour dudict moys de may audict an 1564, xl l. t.[1]. »

Me Thomas, maître peintre, dont le nom patronymique est resté inconnu, était conducteur de l'œuvre des décorations de l'entrée du roi.

Eskrich a fait en cette occasion « grand séjour » à Lyon, ainsi qu'il est dit dans un des articles du compte de l'année 1564; on a vu dans le mandement que ce séjour a été d'un mois.

Il est retourné aussitôt à Genève, mais pour quitter, quelque temps après, cette ville définitivement.

Il est désigné dans le mandement lyonnais du

[1] Archives de Lyon, CC 1139, f° 92.

13 mai 1564 sous le nom de « Me Pierre Cruche peyntre et brodeur[1] ».

En fait, il était encore à Lyon en mars 1565, et avait formé le projet d'y rester.

On lit dans le registre du Conseil de Genève : « Du 5 mars 1565. Pierre Cruche a fait présenter requeste par sa femme affin de luy permettre de demeurer avec sa famille à Lyon où il est maintenant. Arresté qu'on die à sa femme qu'il vienne luy mesme se présenter en personne, puis on y advisera[2]. » Il ne paraît pas que Cruche se soit présenté.

Pierre Eskrich prit domicile à Lyon, du côté de Fourvière[3].

Il a fait baptiser un fils en 1568 à l'église Sainte-Croix :

« Le iijc jour du présent (mai 1568) a esté baptisé Nicollas Cruche, filz à Pierre Cruche. Son parrain honorable homme Nycollas Delanges[4]. Ses marraines dames Magdeleine Thevenon, Claude de Ravet et Innocente Pignon. Qui est né le xve d'apvril à cinq heures du matin. (Signé :) *Faure*[5]. »

Le nom de la mère n'a pas été indiqué dans l'acte,

[1] Archives de Lyon, CC 1112, f° 43 v°, « Compte particulier des deniers levez pour l'entrée du roy, » 1563-1564.

[2] Archives de Genève, Registre du Conseil, vol. 60, f° 21.

[3] Eskrich demeurait de ce côté de la ville en 1568 (Archives de Lyon, EE, *Establies)*.

[4] Nicolas de Lange était un personnage important, érudit et curieux de monuments antiques ; il était lieutenant particulier civil et criminel en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon.

[5] Archives de Lyon, paroisse Sainte-Croix, GG 384, f° 373 r°.

mais c'était Jeanne Berthet, qui vivait même encore en 1589, lors du mariage de sa fille Jeanne.

Nous savons où Eskrich demeurait en 1573 et en 1575. Le 18 novembre 1573, « Me Antoine Déchez, notaire roial et procureur ès cours de Lion, comme mary d'honorable personne damoyselle de Russy loue et promet maintenir en paix à Pierre du Vase dit Cruche, peinctre et bourdeur (brodeur) de Mgr de Mandelot, gouverneur pour le Roy à Lion, présent, une chambre rière chambre au 2me étage avec autres deux chambres que tient à louage ung nommé Montribloud, avec petit cabinet estant près le puits de ladicte maison qu'est des appartenances d'une maison de ladicte de Russy, rue de la vieille monnoie, pour le temps et terme de deux ans... pour le prix et somme de xl livres tournois par chacun an... » L'acte est signé *Cruche* [1].

Cruche a tenu aussi à loyer « des héritiers de feu M. Grolier » une maison de la rue du Garillan [2]; il en sous-loua une partie, le 7 janvier 1575, à un tailleur d'habits, au prix de 26 livres par an. L'acte a été fait au nom de « Pierre du Vazze dit Cruche peinctre, demeurant à Lyon [3]. »

[1] Archives de la Chambre des notaires de Lyon, protocole de Delaforest, notaire.

[2] La rue du Garillan est la voie qui, partant du bâtiment du Petit Collège, aboutit à peu près au milieu de la montée Saint-Barthélemi.

[3] Archives de la Chambre des notaires de Lyon, protocole de Delaforest, notaire, 1573 et 1574. Nous devons la communication de ces baux au président Baudrier qui a fait de si intéressantes

Quand Cruche est venu s'établir à Genève, il était peintre, et il paraît l'avoir été pendant tout le temps qu'il y a résidé, depuis 1552 jusqu'en 1563. Cependant il est désigné dans l'acte de décès de sa fille Marie, le 11 septembre 1561, comme tailleur d'histoires. A son arrivée à Lyon, en 1564, il prit la qualité de peintre et brodeur[1], et il la conserva sur les rôles des tailles de 1571[2] et de 1581. Il s'était présenté en 1573, pour passer un bail, comme « peintre et bourdeur (brodeur) de Mgr de Mandelot », et, quand, le 20 février 1585, il a signé par devant notaire, comme témoin, la quittance donnée par le libraire Jean Huguetan pour une rente payée par la ville, il avait déclaré être brodeur[3]. Il a donc exercé trois professions : celles de peintre, de tailleur d'histoires[4] et de brodeur. La qualité de peintre était souvent donnée à Lyon, au XVIe siècle, à des artisans à l'occasion d'ouvrages de simples dessinateurs, comme par exemple des *figures et pourtraits* de la

découvertes dans les archives de la Chambre des notaires de Lyon (lettres de 1883 et 1884). — Nous ne nous expliquons pas qu'Eskrich ait occupé à Lyon en 1573-1577 des logements aussi exigus. Ses enfants seront restés à Genève, ainsi que paraît l'indiquer le mariage de sa fille Jeanne dans cette ville en 1589.

[1] Archives de Lyon, CC 1112, f° 43 v°, « Compte particulier des deniers levez pour l'entrée du Roy, 1563-1564. »

[2] « Maistre Cruchy, painctre et brodeur — xx s. » (Archives de Lyon, CC, 1571.)

[3] « Honorable homme pierre cruche maistre brodeur. » (Archives de Lyon, CC 1337, pièce 37.)

[4] Cruche, « graveur en bois ». (Papillon, t. I, p. 240.)

bible. Dans tout le moyen âge et jusqu'à la fin du xvie siècle, la broderie était un art, l'art de la peinture à l'aiguille. Le brodeur était donc un artiste.

Les artistes recouraient le plus souvent au xvi[e] siècle à l'exercice de plusieurs arts. La division du travail n'avait pas alors de raison d'être. Un seul métier, une seule tâche n'aurait pas suffi d'ailleurs, sauf exception, pour faire vivre un artiste.

Calviniste à Genève, Eskrich faisait à Lyon profession de la religion catholique.

Il travaillait pour Roville, catholique très ferme, et était au service de M[gr] de Mandelot, gouverneur de Lyon; il aura jugé de son intérêt de faire baptiser à l'église Sainte-Croix l'enfant que sa femme lui avait donné à Lyon. La Réforme avait en cette ville nous ne disons pas des adhérents, mais des partisans assez nombreux; elle les avait surtout parmi les lettrés, les savants, les peintres et les imprimeurs. Toutefois beaucoup d'entre eux, même parmi ceux qui se montraient les plus indépendants, qui étaient hardis en leurs opinions, étaient loin d'aller jusqu'à l'abandon de la religion de leurs pères et lui restèrent sincèrement fidèles. La rénovation religieuse vers laquelle ils inclinaient était tout autre que celle dont le calvinisme présentait l'expression. C'est pourquoi, à Lyon, le mouvement de la Réforme a été restreint, et les idées qui l'avaient inspiré ne pénétrèrent pas dans la masse du peuple.

Eskrich était, lui, un réformé qui paraît s'être accommodé au temps et au milieu; il n'a pas été, parmi les artistes, le seul dans ce cas. Corneille de La Haye, « le

painctre du Roy », figure avec sa femme et sa fille, en 1569, parmi « les Huguenots réduicts[1] » ; le flamand Jacques Vandemère, qui fut le parrain de Jacques Stella, sut, comme Jean Perrissin, conserver des liens assez étroits avec les Protestants ; Woeiriot a gravé le portrait de Barthélemi Aneau et celui de Georgette de Montenay, son portrait de Calvin est significatif. On était généralement assez tolérant à Lyon, on se contentait souvent des apparences, et il ne semble pas que ces artistes aient jamais été inquiétés.

Notre peintre a été employé par le Consulat à plusieurs travaux. Un seul de ces travaux a eu quelque importance.

Henri III fit son entrée à Lyon en 1574, à son retour de Pologne, monté sur un bateau richement décoré. Eskrich fit une partie des peintures et eut la direction de cet ouvrage ; une quinzaine de maîtres peintres y prirent part, entre autres Nicolas Durand, Jean Perrissin, Jean Vandemère, Antoine Carré, Bastien Morillard, Charles Decrane, François Jeunecœur.

« A Me Pierre Cruche (on lit Couche), painctre demeurant à Lyon, la somme de six vingtz livres tournois pour avoir fourny toutes les colleurs nécessaires à

[1] M. F.-A. Gruyer a fait, dans son bel ouvrage sur la peinture au château de Chantilly (*École française*, p. 10), la remarque que Corneille n'obtint jamais en France des lettres de naturalisation. Corneille de La Haye fut naturalisé par Henri II, lors de l'avènement de ce prince au trône, par lettres de décembre 1547 (Archives du Rhône, Insinuations, *Papier du Roi*, 1560-1566, f° 212). Il le fut sous le nom de Corneille de La Haye, « natif de la Haye en Hollande » ; il était déjà marié et avait pris femme en France.

la paincture du bapteau faict pour le roy à son retour de poloigne et pour avoir fourny pour le même faict six douzaines de rozes moulés en carton dorés argentés douze douzaines d'estoilles aussi en carton argentés posés au planchier de la salle dudict bapteau et pour ses peynes et vaccacions d'avoir conduict toute l'œuvre dudict bapteau de laquelle somme de six vingtz livres tournois payement comptant a esté faict par ledict demasso présent comptable audit Cruche comme appert par sa quictance signée de sa main... le cinquiesme jour de janvier 1575[1]. » La quittance, faite par devant notaire, est signée *Cruche*[2].

Pierre Eskrich a vécu à Lyon plus de vingt-cinq ans, probablement bien davantage, car nous croyons être fondé à penser qu'il a fait des séjours prolongés à Lyon avant 1564.

Eskrich était à Lyon en 1590, le fait suivant le confirme.

En 1589, le mariage de Jeanne, sa fille, avec Nicolas de La Barrette, avait été « solempnellement célébré en l'église de ceste cité de Genève » : — « Le 13 octobre (1589) ont esté espousés Nicolas fils de Pacquet de la Barrette et Jehanne fille de Pierre Cruche[3]. » Le contrat de mariage fut signé à Genève le 25 juin 1590. La mariée est désignée comme « fille de honnorable

[1] Archives de Lyon, CC 1232, f° 41 v° et f° 42 r°.
[2] Archives de Lyon, CC 1225, pièce 16.
[3] Archives de Genève, Registre des mariages, Saint-Pierre, année 1589, *ad diem*.

Pierre Cruche natif de Paris bourgeois de Genève et Jehanne Berthet, ses père et mère ». Elle était, à la signature du contrat, « assistée de la présence advis conseil et consentement audit pacte de nobles et spectables Théodore de Besze, ministre du sainct Evangile, bourgeois de Genève et Philipes de Pas seigneur de Fequières habitant audit Genève la conseillant et autorisant audit pacte pour sondit père absent [1] ».

Jeanne Cruche apportait en dot la somme de 140 écus d'or au soleil, « tant en deniers comptans que bons meubles et maison » qu'elle tenait probablement de son père[2], ce qui donne à penser que celui-ci, qu'on a vu demandant l'aumône à Genève en 1562, était alors dans une bonne condition de fortune.

Nous n'avons trouvé après 1590 aucune mention de Pierre Eskrich.

Au commencement de ce chapitre, nous n'avons fait remonter le séjour d'Eskrich à Lyon qu'en 1564. La preuve du fait était donnée par une pièce originale. On verra plus loin, au chapitre V, qu'il est possible que, de 1548 à 1552 et peut-être à 1556, Pierre Eskrich, qui était connu alors sous le nom de Pierre Vase ou Du Vase, ait demeuré à Lyon.

[1] Archives de Genève, minutes de J. Jovenon, notaire, vol. VII, 62.

[2] Jeanne Cruche s'est mariée à l'âge de vingt-cinq ans.

IV

L'ŒUVRE GRAVÉ DE PIERRE ESKRICH

Pierre Eskrich a dessiné et a gravé sur bois un assez grand nombre de planches et de vignettes pour la décoration de livres.

Au xv[e] et au xvi[e] siècle, les peintres et les sculpteurs ne signaient pas leurs œuvres ; à plus forte raison les dessinateurs et les tailleurs d'histoires placés dans une condition d'infériorité si grande qu'ils étaient toujours laissés dans l'obscurité.

Eskrich a fait exception comme dessinateur et graveur[1]. Il a signé de son nom cinq de ses ouvrages, et il semble que nous ayons par là le moyen de déterminer sa manière dans une certaine mesure. Nous n'avons pas toutefois de certitude ; on le verra au cours de cette étude.

Nous devons décrire d'abord les pièces signées, et ensuite celles non signées qui ont été données au maître

[1] Jean de Gourmont et Pierre Woeiriot ont fait aussi exception ; ils ont signé de leur monogramme une grande partie de leur œuvre.

dont nous nous occupons. Cela fait, nous appellerons l'attention, avant de faire de nouvelles attributions, sur deux maîtres dont la personnalité est fort incertaine.

Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale à Paris possède douze pièces qui proviennent du cabinet de Mariette, et l'on verra plus loin que Mariette les tenait probablement de J.-M. Papillon, le graveur sur bois. Elles sont imprimées d'un seul côté, ce sont certainement des *épreuves.* Deux de ces gravures sont imprimées sur la même feuille. L'impression a été faite avec beaucoup de soin et de telle façcn qu'on les dirait tirées sur des bois fraîchement taillés. Ces estampes sont vraiment d'une finesse et d'une netteté rares.

De ces douze pièces : trois sont signées du nom d'Eskrich et deux du nom de Cruche ; sept ne sont pas signées, quatre étant attribuées à Eskrich[1] et trois à Moni. Au Cabinet des estampes, elles sont mises toutes au nom d'Eskrich.

PIÈCES SIGNÉES

1. « La terre de promission (la terre de Chanaan). » Carte depuis le *Pieria mons* jusqu'aux *montes Abarim.* — A gauche, en haut, un cartouche vide aux deux côtés duquel sont deux femmes debout qui ont chacune un voile sur la tête[2]. A la partie inférieure, on lit : *Faciebat/ Petrus Escricheus/ Lugduni/ 1566.* (H. 128 mill., L. 184 mill.)

[1] Une de ces pièces n'est pas au Cabinet des estampes.

[2] On trouve deux cariatides à peu près du même dessin dans un des encadrements des Heures à l'usage de Rome de 1549.

Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale (signé). — Se trouve dans *la Saincte Bible*[1], Lyon, Barthélemi Honorati, 1585, in-folio, tome I, p. 187 (Josué, chapitre v) (signé); dans *la Saincte Bible*, Paris, Jacques Du Puys, 1587, tome I, p. 230 (non signé), et dans la *Prosopographie ou Description des hommes illustres* de Du Verdier[2], Lyon, Barthélemi Honorati, 1589, tome I, p. 135, ou Paul Frellon, 1603, tome I, p. 135 (signé).

2. « La terre de Chanaan départie aux douze tribus (de Liban à la mer Morte). » A gauche, à la partie supérieure, la mer (Méditerranée) avec des vagues écumeuses, deux navires voguant à pleines voiles et deux dauphins. Au bas, à droite, dans un petit cartouche, on lit : *Facibat Petrus/ Eskrichius, 1568*. (H. 165 mill., L. 164 mill.)

Cabinet des estampes (signé). — Se trouve dans *la Saincte Bible*, Lyon, Barthélemi Honorati, 1585, tome II, p. 292 (Ézéchiel, chapitre XLVIII) (signé); dans *la Saincte Bible*, Jacques Du Puys, 1587, tome II, p. 349 (non signé).

Il y a dans la *Biblia sacra* de Roville (in-folio, 1569, après le folio 32) une carte non signée, sur laquelle est figuré l'emplacement de l'Éden, dont l'exécution est semblable à celle de la carte précédente et qui est peut-être d'Eskrich.

[1] *La Saincte Bible,... Traduicte de Latin en François par les Théologiens de l'Université de Louvain.* — Nous n'avons pas donné dans cet essai la transcription exacte des titres des livres que nous avons eu l'occasion de citer.

[2] La première édition de *la Prosopographie ou Description des personnes insignes* a été imprimée en 1573 par Antoine Gryphe.

3. « Marche des Israélites dans le désert. » Au bas, à droite, sur un rocher, on lit : *P. Eskrichius/ inuentor.* (H. 191 mill., L. 163 mill.)

Cabinet des estampes (signé). Mariette a écrit de sa main sur la marge de cette épreuve : « Marche des Israélites dans le Désert. De la bible d'Escricheus. » — Se trouve dans *la Saincte Bible*, Lyon, Barthélemi Honorati, 1585, tome I, page 145 (Nombres, chapitre II) (signé); dans *la Saincte Bible*, J. Du Puys, tome I, page 135 (non signé), et dans *la Prosopographie*, 1589, tome I, page 124[1], et 1603, tome I, page 124 (signé). La différence est grande entre l'exemplaire de la Bibliothèque nationale qui est signé et les exemplaires insérés dans la *Bible* de 1585 et la *Prosopographie* de 1589. L'*épreuve* est remarquable par le relief et la finesse.

4. Le plan de « la Ville, Cité, Université, et Faux bourgs de Paris. » Au bas, à gauche, sur une pierre : CRVCHE. (H. 410 mill., L. 547 mill.)

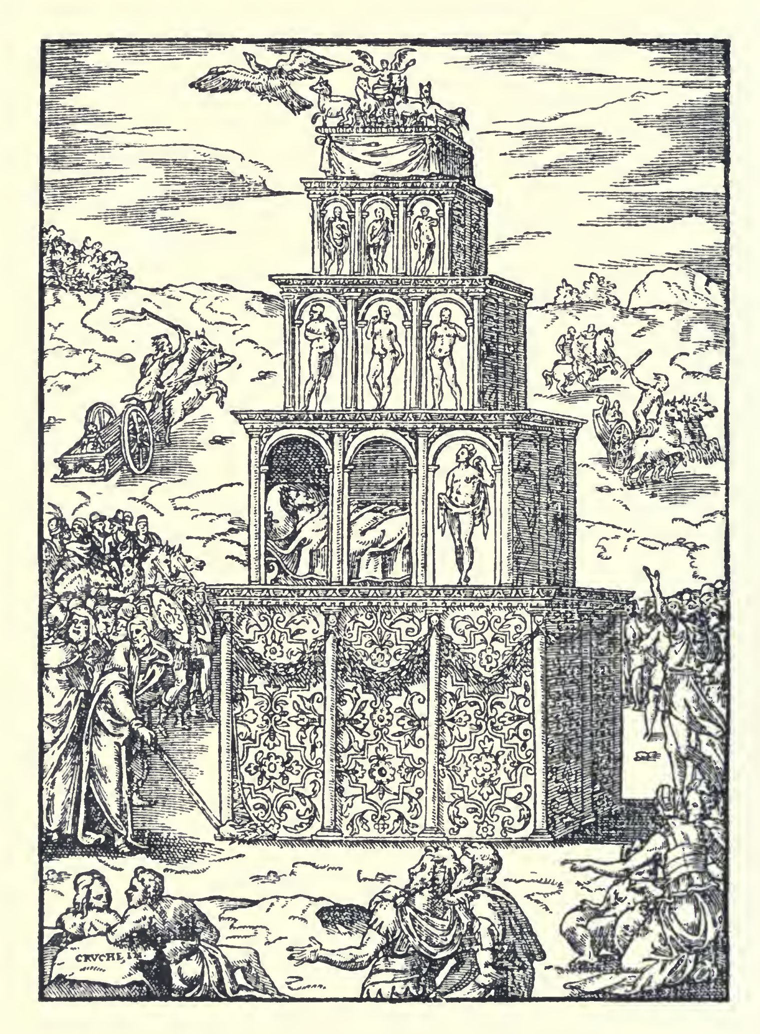
Se trouve dans la *Cosmographie universelle de tout le monde*, « auteur en partie Munster, mais beaucoup plus augmentée... » par François de Belle Forest; Paris, chez Michel Sonnius, 1575, tome I, entre les pages 174 et 175.

Eskrich a copié la vue que Balthazar Arnoullet a placée dans le *Premier livre des figures et pourtraitz des villes plus illustres et renommées d'Europe* (1552) et dans les

[1] L'éditeur a écrit en regard de la planche : « Et affin de faire voir au lecteur l'ordre auquel marchoyent les enfans d'Israël lors qu'estans sortis d'Egypte ils passoyent chemin, nous avons fait tailler industrieusement la figure suivante. » Honorati n'a fait que de se servir du bois déjà employé dans la Bible de 1585.

PIERRE ESKRICH

(CRUCHE)



FUNÉRAILLES D'UN EMPEREUR ROMAIN

(H. 128 mill., L. 90 mill.)

Chroniques et gestes admirables des Empereurs (1552). Cette vue de 1552 faite un peu auparavant[1] a été réintroduite dans l'*Epitome de la Corographie d'Europe* (1553, vieux style) et dans les *Plantz, pourtraitz et descriptions de plusieurs villes* (1564). Elle était probablement de la main de Bernard Salomon. C'est le premier plan gravé de Paris[2].

5. Monument de bois devant servir de bûcher pour les funérailles d'un empereur romain. Au bas, à gauche, sur une pierre : CRVCHE. IN. (H. 128 mill., L. 90 mill.)

Se trouve dans *Funérailles, et diverses manières d'ensevelir des Rommains, Grecs, et autres nations*, « décrites par Claude Guichard », Jean de Tournes[3], 1581, page 179.

La troisième et la cinquième planche peuvent servir à juger avec certitude du mode de dessin et de gravure de Pierre Eskrich.

PIÈCES ATTRIBUÉES PAR MARIETTE A ESKRICH

6. Carte de la Palestine (du mont Liban à la mer Morte, de Sidon à Gaza). « Partage de la terre de Chanaan fait aux enfans d'Israël. » A gauche, en haut, cartouche orné,

[1] Ce plan est daté de 1551 dans le *Premier livre des figures.*

[2] *Munster, Du Pinet et Braun, Plant et pourtrait de la ville, cité et université de Paris*, par l'abbé Valentin Dufour, 1883.

[3] Jean II de Tournes. Il ne quitta Lyon qu'en 1585 pour cause de religion et se retira à Genève. Il fut reçu habitant de Genève le 2 novembre 1585, et il demanda au Conseil, le 9 du même mois, la permission d'exercer le métier d'imprimeur.

vide, au-dessous duquel sont deux sirènes. (H. 110 mill., L. 166 mill.)

Cabinet des estampes (non signé). De la main de Mariette : « Carte gravé *(sic)* par Escricheus. » — Se trouve dans *la Bible*, Jean de Tournes, 1561, in-4°, dans la *Sainte Bible*, par de Tournes, 1564, in-folio, et dans *la Saincte Bible*, Sébastien Honorati, 1566, in-folio, tome I, folio 152 verso [1]. Cette carte est d'une exécution différente de celle des autres planches, et il semble qu'elle ne soit pas de la main d'Eskrich; nous ferons remarquer qu'elle a été tirée sur la même feuille que le Tabernacle d'Israël de la bible de Robert Estienne dont nous parlerons plus loin.

7. L'arche de Noë rectangulaire, entourée de couples de divers animaux, rhinocéros, éléphants, lions, ours, etc. ; au-dessus les oiseaux. Deux hommes s'avancent vers l'arche, portant des sacs sur le dos. (H. 69 mill., L. 132 mill.)

Cabinet des estampes (non signé). Au bas, de la main de Mariette : « Dessiné et gravé par P. Escricheus. »

8. Le temple. « La forme de la restauration du temple. » Vue cavalière du temple et d'une partie de la ville de Jérusalem. (H. 158 mill., L. 206 mill.).

Cabinet des estampes (non signé). De la main de Mariette : « De la Bible et gravé par Eskricheus. » —

[1] La bible de Sébastian Honorati est une bible protestante. On trouve, en tête du tome I, la préface de Calvin : « Si ie vouloye ici user de longue préface, i' auroye trois points à déduire... » La bible de Barthélemi Honorati de 1585 donne le texte orthodoxe, elle est ornée d'histoires.

Se trouve dans la *Sainte Bible*, Lyon, Barthélemi Honorati, 1585, t. II, p. 283 (Ézéchiel, chapitre XL), non signé, et dans la *Saincte Bible*, Jacques Du Puys, 1587, t. II, p. 339, non signé.

Enfin nous avons eu communication d'une épreuve de la Vision d'Ézéchiel (H. 122 mill., L. 94 mill.), non signée, attribuée aussi à Eskrich. Cette vignette se trouve dans la *Bible* de Jean de Tournes de 1561 (p. 257) [1] et dans la *Saincte Bible* de Barthélemi Honorati de 1585 (t. II, p. 249, Ezéchiel, chapitre I).

PIÈCES ATTRIBUÉES PAR MARIETTE A MONI

Nous décrirons ces pièces dans le chapitre que nous consacrerons à Moni. Disons tout de suite qu'elles sont, pour le dessin et la gravure, tout à fait semblables à celles attribuées à Eskrich.

On est fondé à penser, d'après les planches qui précèdent, qu'Eskrich est un des dessinateurs et des graveurs qui ont pris, au moins à partir de 1563, une part importante à l'ornementation des livres.

Il aurait illustré une bible qui serait perdue ou dont il n'aurait pas achevé l'illustration. Papillon a parlé de cette bible ou plutôt de deux bibles d'Eskrich de 1566 et de 1568, et il en a parlé en homme qui les aurait vues [2]. « L'on voit dans sa bible (la bible d'Eskrich),

[1] La grande planche de la vision d'Ézéchiel est dans la Bible de Jean de Tournes de 1557 et dans celle de 1564.

[2] *Traité de la gravure en bois*, 1766, t. I, p. 522 et 523.

dit-il, une grande estampe du passage des enfans d'Israel, ... avec son nom (le nom d'Eskrich) au bas, qui est un morceau assez singulier pour la composition et la variété des personnages, etc., qui sont parfaitement bien gravés... » Papillon ajoute : « La planche de l'arche de Noë, ayant environ cinq pouces de large sur deux pouces et demi de haut, est d'une propreté de dessein et de gravure en bois des plus finie de cette bible ; les rinocéros et les éléphans de même que les oiseaux sont particulièrement très bien rendus[1] ».

Barthélemi Honorati a introduit plusieurs bois de cette bible inconnue dans la bible de 1585 et dans la *Prosopographie* de 1589. Quelques planches ont été remises à loyer à Jacques Du Puys qui s'en servit à Paris pour sa bible de 1587.

Nous reviendrons sur ce sujet en parlant des bibles illustrées.

[1] Nous n'avons trouvé nulle part cette jolie vignette d'un travail si fin (voir notre n° 7).

V

JEAN MONI

(1569)

Avant de nous livrer à l'étude rapide des illustrations de livres et surtout de bibles faites dans la seconde moitié du XVIe siècle, étude qui n'est pas étrangère à notre recherche de l'œuvre d'Eskrich, nous devons nous arrêter à un fait singulier.

Nous connaissons Pierre Eskrich; nous savons qu'il a eu deux surnoms, celui de Cruche et celui de Vase ou de Du Vase, et nous avons expliqué l'origine de l'un et de l'autre.

Dans le même temps ont été produites à Lyon des vignettes sur bois qu'on a attribuées à un personnage du nom de Moni.

Mariette est l'auteur de cette attribution. Papillon a suivi Mariette. « Moni, a dit Papillon, a gravé une Bible de sa composition, environ l'an 1568. J'en ai une édition de 1570 de chez Guillaume Roville, libraire de Lyon, avec des Huitains François, par Claude de

Pontoux [1]. » Papillon a ajouté que « les Actes des Apôtres (de la copie de Barthélemi Honorati à Lyon, 1582) sont du dessin et de la composition de Moni [2] ». Zani a regardé aussi Moni comme un dessinateur et un graveur qui aurait été employé à Lyon de 1563 à 1581. Renouvier n'a fait que rappeler ce qu'ont écrit Papillon et Zani [3]; il croyait à l'existence d'un maître qu'on confondait parfois avec Bernard Salomon, mais il en ignorait le nom [4].

Mariette avait été plus précis en ce sens qu'il a mis sous le nom de Moni deux des épreuves de vignette qui sont aujourd'hui au Cabinet des estampes.

Ce sont les suivantes :

1. « Le parvis, le tabernacle, les offrandes et sacrifices. Exode. » (H. 134 mill., L. 92 mill.)

Cabinet des estampes (non signé). De la main de Mariette : « Tabernacle de la bible. Copié par Moni d'après Bernard Salomon, mais de sa composion *(sic)*. Le petit Bernard n'en ayant point fait dans sa bible originale. » Mariette a fait erreur : cette planche (celle dont l'épreuve est au Cabinet des estampes) ne pouvait

[1] *Traité de la gravure en bois*, t. I, 1766, p. 229.

[2] Didot devait plus tard soutenir le contraire, mais il ignorait que les bois des éditions d'Honorati n'étaient pas originaux, et, en somme, à supposer que Moni ait existé, Didot avait probablement raison de limiter son exercice de 1561 à 1569.

[3] *Des types et des manières des maîtres graveurs*, XVI[e] siècle, 1854, p. 205.

[4] J.-D. Passavant *(Le Peintre-graveur*, 1860-1864) n'a rien dit de Moni; il est vrai qu'il n'a pas parlé non plus d'Eskrich et de Cruche.

pas avoir été composée par Moni [1], car c'est la copie réduite, plus ou moins réduite, de la vue du camp d'Israël que Geoffroy Tory [2] a faite pour la bible de Robert Estienne de 1540 [3]. Il y a, au nombre des épreuves de la collection de Mariette, à la Bibliothèque nationale, une autre copie du Tabernacle ou camp d'Israël de plus grande dimension (H. 267 mill., L. 166 mill.), qui ne porte pas de note de la main de Mariette et dont l'exécution est la même que celle de la précédente. Ces deux copies sont d'un travail très fin.

2. « Les cortines (du tabernacle) semées de chérubins. Exode. » (H. 58 mill., L. 79 mill.)

Cabinet des estampes (non signé). De la main de Mariette : « Jolie figure gravé *(sic)* par Moni dans sa copie de celle de Bernard Salomon [4]. » Se trouve dans les *Figures de la Bible*, Barthélemi Honorati, 1582, chapitre XXVI. Ce dessin est dans la bible de Robert Estienne.

[1] Papillon a commis la même erreur (*Traité*, t. I, p. 524).

[2] Est-ce vraiment Geoffroy Tory qui a dessiné cette vue pleine d'animation? Nous ne le pensons pas, nous reviendrons sur ce sujet.

[3] Cette copie se trouve, avec le titre de « l'Ordre et assiette des tentes et des pavillons des enfans d'Israël », dans *la Bible* de Jean de Tournes, 1561, p. 69, dans la *Biblia* de Roville, 1563, p. 112, 1566, p. 91, et dans les *Figures de la Bible, déclarées par stances par G. C. T.*, Barthélemi Honorati, 1582, Exode, chap. XXVII.

[4] Même faire que pour la planche de la « Forme de la restauration du Temple », attribuée par Mariette à Eskrich (voir n° 8).

Ambroise-Firmin Didot et les historiens du livre ont tenu pour certaine, et cela sans discussion, l'existence de Moni en tant que dessinateur et graveur sur bois, et c'est dans l'*Essai sur l'histoire de la gravure sur bois* de Didot (1863), col. 261 à 263, qu'on trouvera une étude présentée de façon ingénieuse, mais fondée sur des faits qui, à notre avis, ne sont pas décisifs.

Nous ferons à ce sujet une remarque : c'est dans la *Biblia sacra, ad vetustissima exemplaria castigata, nécnon figuris et chorographicis descriptionibus illustrata* (Guillaume Roville, 1569, in-folio), qu'on lit, pour la première fois, le nom de Moni. Au folio 388 verso (Jude), on voit sur les tablettes que tient le prophète, les mots : *onesi* / *uoeni* / MONI /, et au folio 391 verso, chapitre X de l'Apocalypse, les lettres IM sur le livre que saint Jean présente à l'ange. Telle est l'origine, l'origine unique, du nom de Moni[1].

On ne trouve ce nom nulle part ailleurs.

On a vu dans les lettres IM les initiales du dessinateur ou du graveur et on les a lues Jean Moni[2].

Les épreuves que Mariette possédait et qui sont entrées à la Bibliothèque nationale étaient, d'après lui,

[1] La vignette du prophète Jude est à la page 1189 de l'édition de Roville de 1581 et de celle de 1598; la vignette de saint Jean et de l'ange à la page 1201 des éditions de 1581 et de 1598.

[2] M. Steyert a émis l'opinion que les initiales IM peuvent être celles de Jean Maignan (*Revue du Lyonnais*, 1868). Jean Maignan, dessinateur et peintre, vivait de 1569 à 1604, année de sa mort. On peut objecter que le maître IM paraît avoir été inférieur à Maignan dont on a quelques ouvrages.

comme on l'a vu, les unes « de la bible d'Escricheus », les autres d'une bible de Moni. Elles sont toutes, sans aucun doute, du même dessinateur et du même graveur. Elles ont été tirées en même temps.

Une de ces épreuves, signée par Eskrich, est datée de 1568, et, si nous en croyons Papillon, aux déclarations duquel on ne peut pas, il est vrai, toujours se fier, Moni aurait « gravé une Bible de sa composition environ l'an 1568[1] ». Nous n'avons pas vu cette bible, mais Roville en a publié une en 1566, une autre en 1569, une troisième en 1570, cette dernière citée aussi par Papillon. Les vignettes recueillies par Mariette ne sont dans aucune de ces bibles, mais elles sont dans cette édition de Barthélemi Honorati de 1582, dont les figures ont été copiées, suivant Papillon, par Moni d'après celles du petit Bernard.

On voit, dans les *Figures du Nouveau Testament illustrées de huictains françoys* (Guillaume Roville, 1570, in-4°), le mot MONI tracé sur les tablettes que le prophète Jude tient devant lui: c'est le bois de la bible in-folio de 1569.

A.-F. Didot a regardé comme hors de doute que Moni « a dessiné et a peut-être gravé » en partie les *Figures de la Bible* (avec les huitains de Guéroult) et les *Figures du Nouveau Testament* (avec les huitains de Claude de Pontoux), publiées par Roville. Ce Moni aurait donc produit, dans ces ouvrages, une assez grande somme de travail, et il serait vraiment

[1] *Traité*, t. I, p. 229.

étrange qu'un maître dont le talent aurait été égal, on a même dit supérieur, à celui de Bernard Salomon, fût resté tout à fait inconnu. Les documents ne manquent pas à Lyon sur les peintres et les graveurs qui travaillaient dans cette ville de 1564 à 1570. Nous connaissons, pour cette courte période, quarante peintres et seize tailleurs d'histoires; aucun d'eux ne porte ce nom que nous n'avons trouvé à aucune époque dans les chartreaux de l'impôt, les rôles des *Establies*, etc.

On vient de voir quelles sont les planches dont Didot et ses devanciers ont attribué l'exécution à Moni. Qu'on les rapproche du Bûcher des *Funérailles* signé par Eskrich, et l'on observera d'étroites analogies du style et de la manière.

Il nous semble que les mots tracés sur les tablettes du prophète Jude n'ont pas de sens[1]. Dans la bible de 1585, aux vignettes des Actes des Apôtres, une cariatide du même faire que le Jude tient un papier avec les mots *ene/ omw* qui paraissent aussi sans signification.

Nous pensons qu'il faut renoncer à trouver à Lyon un dessinateur ou un graveur du nom de Moni[2].

En résumé, il y a incertitude : incertitude quant au nom de ce dessinateur ou graveur, incertitude sur le fait de ne

[1] Sur les vignettes des évangélistes saint Mathieu et saint Marc, sont des livres avec des caractères romains et grecs qui ne présentent non plus aucun sens (Roville, 1569). Les initiales IM de la planche de saint Jean et de l'ange sont-elles la signature du dessinateur? Didot l'affirme, les tenant pour celles de Jean Moni.

[2] Nous répétons qu'on n'a trouvé nulle part le nom de Moni.

voir en Eskrich et en Moni qu'un même personnage. Dans cette situation, il ne faut pas écarter une autre hypothèse suggérée par la remarque suivante de M. J. Baudrier, l'auteur de la *Bibliographie lyonnaise du* XVIe *siècle.*

Le nom de Moni serait, en patois lyonnais comme en patois bressan, une des formes du nom de Monnier. Or il y a eu à Lyon, au XVIe siècle, des Monnier : dans la première moitié de ce siècle, des imprimeurs, entre autres Jean ou James Monnier (...1515-1558), et au milieu du XVIe siècle, un peintre, Jean Monnier (en 1557). Ce peintre, nous ne le connaissons que par un seul acte[1]; il ne figure dans aucun des recensements consulaires. Ce Jean Monnier, dont nous ne savons rien, pouvait porter comme surnom son nom exprimé en patois, mais, en l'absence de tout renseignement positif, pouvons-nous le tenir pour un de ces artistes « qui honorent la ville de Lyon au XVIe siècle[2] » ?

Nous ne sommes en présence que d'un fait certain : l'exécution à Lyon par le Pierre Eskrich dit Cruche dont nous avons parlé plus haut de dessins et de gravures sur bois qu'il a faits au moins de 1556 à 1581.

Nous avons des ouvrages datés, signés par lui de son nom ou de son surnom.

Il semble qu'on puisse, d'après cela, reconstituer son œuvre, et c'est néanmoins une entreprise très difficile à raison de l'inégalité de sa manière. En outre les impri-

[1] M. J. Baudrier nous a appris que Jean Monnier, le peintre, a été témoin d'une donation.

[2] Didot, *Essai*, col. 263.

meurs, et en particulier Roville, avaient des graveurs qui ne reproduisaient pas toujours fidèlement l'esprit et la finesse des dessins, leur taille étant surchargée, et le tirage est souvent défectueux.

Pour en finir avec Moni, nous dirons qu'on ne saurait accepter avec confiance les assertions de Papillon et celles de Mariette relatives aux épreuves de ces bibles d'*Escricheus* et de Moni qu'ils avaient obtenues.

Papillon a dit l'origine de ces épreuves : elles provenaient du fonds d'un imprimeur parisien qui avait acheté ces bois, les bois des bibles de Moni, comme aussi « d'Antonius Pinœus et de Petrus Estricheus », et Papillon nous apprend même que le possesseur de ces derniers bois (de *Pinœus* et d'*Eskricheus*) lui a laissé tirer des épreuves de quelques-unes de ces gravures[1]. Il est presque certain que ce sont ces épreuves que la Bibliothèque nationale possède.

En résumé, on n'a donné à Moni avec quelque assurance que les vignettes des Figures du Nouveau Testament et des Actes des Apôtres, mais Eskrich est tellement inégal dans son travail et la gravure est si négligée qu'on peut lui attribuer ces bois.

En l'état présent des choses, il est naturel d'admettre qu'Eskrich et Moni sont un même personnage.

C'était l'avis de Renouvier, mais Renouvier ignorait l'existence très réelle d'Eskrich dit Cruche ou Vase, dessinateur, peintre et tailleur d'histoires, et n'avait pas vu de bois signés par celui-ci, de sorte qu'il a signalé

[1] *Traité*, t. I, p. 530.

un seul maître dont il ne savait pas le nom, tout en reproduisant le nom de Moni.

Nous ne saurions omettre de rappeler que deux livres de Guillaume de La Perrière, les *Considérations des quatre mondes*, 1552, et la *Morosophie de Guillaume de La Perrière Tolosain*, 1553, ont les pages décorées d'encadrements gravés signés IM et IP, datés de 1551; ces livres ont été imprimés par Macé Bonhomme. Vignettes et encadrements, d'un travail médiocre, diffèrent de ceux qu'on attribue à Moni, et il n'est pas douteux que les initiales I. M. et I. P. soient celles de Jean Mounier et de Jean Perrin, libraires à Toulouse, les éditeurs de ces livres, comme il est dit au privilège.

VI

LE MAITRE P. V.

(1549-1556)

Guillaume Roville a fait imprimer en 1549 [1] à Lyon, par Macé Bonhomme, une édition des *Emblèmes d'Alciat,... avec Figures nouvelles appropriées aux derniers Emblèmes*. Cette édition diffère de celle de 1548 en ceci que les pages de cette dernière n'ont pas d'encadrement orné [2]. L'édition de 1549 a les pages décorées d'encadrements; on en compte 33 différents : 14 sont signés P. V. [3] et un est signé V. P. Aucune des petites histoires ou des vignettes proprement dites n'est signée de la sorte. Ce n'est pas à dire pour cela que quelques-unes ne soient pas de la même main.

La marque P. V. se trouve dans un livre plus important publié aussi par Roville en 1549 et qui sort, comme le précédent, des presses de Macé Bonhomme. Nous voulons

[1] Le privilège est daté du 9 août 1548.

[2] *Emblemata Andreæ Alciati Iurisconsulti clarissimi.*

[3] Un de ces encadrements est signé P. V. M. I.

parler des *Heures en Françoys et Latin à l'usage de Rome. Avec figures nouvelles, appropriées chascune en son lieu* [1]. Roville en a donné deux autres éditions en 1551 [2], dont une en espagnol [3].

Il y a quinze planches (de 164 mill. de haut sur 110 mill. de large), des lettrines ornées, les mêmes encadrements que dans l'Alciat et trois autres encadrements pour les planches, ces dernières ont toutes la signature P. V. Le titre est décoré comme celui de la bible de Roville; les personnages sont nus, trapus et avec la tête chauve. Le trait est légèrement ombré.

On peut juger le mieux du maître P. V. par ces planches, parmi lesquelles nous citerons l'Annonciation, la Vierge et Élisabeth, l'Adoration des Mages, l'Apparition de l'ange aux bergers, la Fuite en Égypte, le Couronnement de la Vierge.

On retrouve les encadrements de l'Alciat et des Heures dans *Diverse imprese accommodate a diverse moralità... tratte da gli Emblemi dell' Alciato... per Masseo Buonhomo,* 1549 (autre en 1551).

Macé Bonhomme a imprimé pour Roville en 1556 les

[1] Il y a une première édition qui a paru sous le même titre en 1548, « chez Mathias Bonhomme ».

[2] Ces Heures sont rares. M. J. Baudrier en a, dans sa riche bibliothèque, un très bel exemplaire revêtu d'une reliure à compartiments colorés qui paraît faite à Lyon.

[3] L'édition espagnole porte le titre de *Las Horas de Nuestra Señora segũ el uso romano, 1551*. Elle contient, outre les 15 planches signées P. V., une petite planche à la page cc, les litanies de la Vierge, d'une gravure très ferme, de style français, qui porte la date de « M. D. XXII. »

Trois premiers livres de la Métamorphose d'Ovide, Traduictz en vers François. Le premier et second, par Cl. Marot. Le tiers par B. Aneau. Les encadrements des pages sont dans le goût italien, d'un dessin étudié et vigoureux. Un seul d'entre eux, avec des cariatides, longues, trop longues figures, de tournure étrange et fière, est signé P. V.

Jacques de Millis a donné en 1556 une *Biblia sacra*, in-8°, dont le titre a un encadrement signé P. V. et tiré des *Heures*. L'Ancien Testament est décoré de vignettes qui ont servi à une édition latine de la Bible imprimée en 1542 à frais communs par Jacques de Jonte et Guillaume Boulle ou Boullé et qui se rapprochent du style flamand.

Voilà les quatre seuls livres où nous avons trouvé la marque P. V., mais on a vu la main de ce maître dans l'illustration d'autres ouvrages.

M. Steyert a dit en effet : « Bien loin de n'avoir produit que les illustrations de l'Alciat, cet artiste peut au contraire être réputé l'un des artistes les plus féconds de notre école (l'école lyonnaise). On lui doit encore, entre autres, les figures du *Roland furieux*[1], plusieurs planches du *Pegme de Coustau*[2] et de l'*Imagination poétique*[3], quarante-cinq gravures des *Quadrins historiques de la Bible* de Jean de Tournes, dix-neuf des *Figures du vieux Testament* de

[1] L'*Orlando furioso* est de 1556, avec 30 vignettes.

[2] *Petri Costalii Pegma*... 1555. — *Le Pegme de Pierre Coustau*, 1560.

[3] L'*Imagination poétique* et la *Picta poesis* sont de 1552.

Rouville, etc., sans compter des bandeaux, des alphabets historiés et bon nombre de frontispices [1]. »

C'est, à notre avis, attribuer beaucoup à ce maître et lui attribuer des ouvrages bien dissemblables. Nous ne serons pas aussi hardi. Qu'on compare les compositions sévères des *Heures* avec certaines petites vignettes si jolies de la *Picta Poesis!*

Toutefois il faut reconnaître que le maître P. V. est un dessinateur très ferme qui avait de grandes qualités. Il n'avait ni le style ni le goût de Bernard Salomon; il n'avait pas non plus le sentiment de l'élégance, mais il avait une habileté d'un autre ordre et parfois plus de sûreté dans le dessin. Il a introduit dans les livres qu'il a illustrés une ornementation particulière; cette ornementation a un caractère d'étrangeté marqué; elle est en général surchargée et un peu confuse. Elle est très diverse; elle présente des colonnes à l'antique, des cartouches à l'italienne, des figures parfois lourdes qu'on dirait de faire allemand, des cariatides, des sphinx et des chimères, des *grotesques*, des masques, des mufles de lion, des rinceaux, des entrelacs et des moresques. Les statures des personnages sont longues et exagérées, les têtes relativement petites; la musculature est très prononcée [2]. Les enfants qu'on voit assez souvent dans ces décors sont,

[1] *Note sur Perrissin, Tortorel et quelques autres artistes lyonnais du* XVIe *siècle (Revue du Lyonnais*, 3e série, t. VI, 1868, p. 186).

[2] Les encadrements qui ont quelque ressemblance avec ceux de P. V. sont ceux de Julio Bonasone dans la suite des planches des *Amori Sdegni e Gielosie di Giunone.*

nous l'avons dit plus haut, nus et trapus, avec la tête tout à fait chauve [1].

Les arbres ont un feuillage bien massé, cependant avec quelques branches effilées et pendantes. Cette disposition qui rend la frondaison plus légère était dans les habitudes des dessinateurs de ce temps.

C'est, nous le répétons, par les vignettes des *Heures à l'usage de Rome* qu'on peut se former une idée nette de la manière du maître P. V.

Ambroise-Firmin Didot avait eu la pensée que des ouvrages attribués à P. V. devaient être de Jean Moni. Mais on a vu plus haut que qui dit Jean Moni peut dire Pierre Eskrich, et certainement en tenant compte des inégalités qu'on observe dans la gravure, ces deux dessinateurs sont parfois très rapprochés l'un de l'autre.

Nous n'osons pas encore ne voir en eux qu'un même personnage, mais nous présenterons la remarque suivante :

C'est que les initiales du maître P. V. sont celles de Pierre Eskrich dans les premiers temps de sa vie.

Quand Eskrich, né à Paris, est venu à Genève, il y était connu sous le nom de Pierre Vase, et c'est sous ce nom qu'il a présenté à Genève, au baptême, huit de ses enfants nés de 1552 à 1564. C'est sous ce nom qu'il a été reçu bourgeois de Genève.

[1] On serait tenté d'attribuer à P. V. plusieurs titres illustrés de livres lyonnais in-folio, datés de 1550 à 1554, où l'on remarque des personnages surélancés, des enfants nus et trapus, des ornements et des sujets à l'antique assez bizarres, mais la signature H. T. rend cette attribution très incertaine.

Les dates que nous avons pour la vie de P. V. et pour celle d'Eskrich ne sont pas en désaccord.

P. V. a produit à Lyon de 1549 à 1556.

Pierre Eskrich, en quittant Paris, serait allé à Lyon; il y serait resté peu d'années sous le nom de Pierre Vase[1]. Pierre Vase était à Genève en 1552. Comme il ne pouvait pas être suffisamment occupé dans cette ville, il est probable qu'il a fait à Lyon des séjours plus ou moins prolongés suivant les travaux dont il y a été chargé; il n'y avait pas abandonné le nom de Pierre Vase, comme on l'a vu précédemment.

Nous n'identifions pas encore absolument le maître P. V. avec Pierre Vase, c'est-à-dire avec Pierre Eskrich, mais nous avons fait au sujet de l'un et de l'autre des rapprochements intéressants[2].

[1] Voir à la page 33 l'origine de ce surnom de Vase.

[2] A.-J. Butsch, qui n'a fait mention ni d'Eskrich ni de Cruche ni de Moni, a parlé du maître P. V., dont le nom lui était inconnu. *(Die Bücherornamentik der Hoch- und Spätrenaissance*, vol. II, 1880, p. 14.)

VII

LES BIBLES ILLUSTRÉES
A LYON
DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVIe SIÈCLE

A lire l'histoire du livre à Lyon dans la seconde moitié du XVIe siècle, il semble que l'ornementation du livre, et en particulier celle de l'Ancien et du Nouveau Testament, ne doive être attribuée qu'à deux ou trois personnages, dessinateurs (on disait alors peintres) ou graveurs. On ne cite que Bernard Salomon et que Moni; Eskrich ou Cruche est même passé sous silence. Nous ne dirons rien du petit Bernard, dont l'œuvre, s'il n'est pas encore exactement connu, peut être déterminé avec quelque netteté [1]. La lumière n'est pas près d'être faite sur Eskrich et sur Moni, et, dans le présent essai, nous nous sommes efforcé de dissiper une partie des obscurités du sujet.

[1] Nous avons essayé de faire cette étude, et nous pensons avoir réussi à faire connaître le caractère principal de la manière de ce maître; nous sommes loin d'avoir encore tout dit. *(Bernard Salomon*, 1897.)

Bernard Salomon, Pierre Eskrich et Jean Moni (?) ont été des illustrateurs de bibles. Nous devons montrer, ne fût-ce que de la façon la plus sommaire, quelle a été la diversité de l'illustration des bibles et montrer aussi quelle paraît avoir été la part de Bernard Salomon comme celle d'Eskrich et celle de ce Moni qui reste inconnu.

Le succès des éditions de Jean de Tournes décorées par Bernard Salomon détermina Guillaume Roville à suivre cet exemple, mais Roville et d'autres après lui ne procédèrent pas comme de Tournes ; ils eurent recours à plusieurs ouvriers du crayon et de l'outil, à l'achat d'anciens bois, et c'est ce qui ajoute à la difficulté de l'étude de leurs éditions.

Jean de Tournes n'avait pas été le premier à entreprendre à Lyon de donner une bible illustrée. Nous n'avons pas à rechercher ce que ses devanciers avant 1550 ont produit en ce genre. Nous rappellerons toutefois que Balthazar Arnoullet a publié en 1550 une bible in-folio [1], qui contient 186 vignettes, dont 84 pour l'Ancien Testament (H. 62 mill. ; L. 86 mill.). Il a fait usage des bois des *Historiarum veteris Testamenti icones*. La première édition des *Historiarum icones* avait paru chez Melchior et Gaspard Trechsel en 1539. Jean Frellon a fait entrer ces mêmes bois dans sa *Biblia sacrosancta*, in-folio, de 1551 [2]. Cela s'explique :

[1] *La Sainte Bible... avec aucunes des plus singulières figures, et Pourtraitz.*

[2] La Sainte Bible de Jean Frellon de 1561 est semblable à celle de 1551. Il y a dans celle-ci (Ancien Testament) 80 vignettes.

les Frellon avaient acheté le fonds de l'imprimerie des Trechsel. La composition et le dessin de cette œuvre superbe sont de Holbein[1]; la taille a été probablement faite à Bâle. Arnoullet a complété l'illustration du livre avec des planches explicatives relatives au temple et aux objets du culte judaïque. Ces planches sont la reproduction de celles de la belle bible latine de Robert Estienne[2] (in-folio, Paris, 1540). Cette dernière bible est particulièrement intéressante pour nous par les grandes gravures sur bois et les lettrines fleuries[3] qu'elle contient. Ces planches et ces lettres sont attribuées à Geoffroy Tory; nous n'y reconnaissons pas sa manière[4]. Une des planches, la plus grande, celle du Parvis et du tabernacle ou du camp d'Israël, porte la double croix ou croix de Lorraine[5]. Arnoullet a mis dans le Nouveau Testament de petites vignettes (H. 55 mill., L. 45 mill.) qui sont de travail lyonnais assez fin.

[1] Œuvre de haute valeur quoiqu'elle n'égale pas le livre des *Simulachres de la mort*, un des chefs-d'œuvre d'Holbein.

[2] La *Biblia* de 1540 n'est pas, à dire vrai, une bible protestante, mais Robert Estienne l'a illustrée en s'inspirant des idées des Réformés.

[3] La lettre fleurie G est accompagnée de la petite croix de Lorraine.

[4] Tory était mort en 1533, mais des gravures exécutées par lui n'ont été imprimées que plus tard. — Voir Aug. Bernard, *Geofroy Tory, peintre et graveur*, 1865, p. 265, 276 et 277.

[5] Cette marque se voit le mieux sur l'édition de 1546. — La croix de Lorraine n'est la marque exclusive ni de Geoffroy Tory ni de Woeiriot. Si un graveur au service de Robert Estienne en a fait usage, on la trouve aussi sur des bois employés par Simon Colines, Étienne Groulleau, Gilles Corrozet et autres.

En 1551, parut la *Sainte Bible* in-folio de Jean de Tournes. Il n'y a aucune petite vignette. Cette bible est établie suivant la règle protestante, ne contenant que ces dessins du temple ou d'objets du culte judaïque empruntés à la bible de 1540 dont nous venons de parler. Bernard Salomon a copié ces planches en en conservant ou en en réduisant les dimensions [1], et Jean de Tournes les a introduites non seulement dans la bible de 1551, mais dans les bibles de 1554, de 1557, de 1559, de 1564 (in-folio), et dans les bibles latines du même format de 1556, etc. Eskrich ou Moni les a également copiées pour différents formats.

Les *Quadrins historiques de la Bible* ont été publiés en 1553, et les *Figures du Nouveau Testament* en 1554 [2]. C'est l'œuvre capitale de Bernard Salomon, ce n'est pas la plus originale quant à la conception. Le petit Bernard s'est inspiré des dessins d'Holbein et de ceux de Hans Sebald Beham, mais il les a transformés et les a marqués au coin de son esprit et de son style. Il devait exercer par cette suite de vignettes une influence assez prolongée sur les dessinateurs lyonnais qui vinrent après lui [3]. Il a dû beaucoup à Jean de Tournes qui

[1] La planche du Parvis a 341 mill. de hauteur et 226 mill. de largeur.

[2] Ces figures du Nouveau Testament étaient achevées en 1553.

[3] Jean de Tournes et ses successeurs ont fait entrer ces bois dans leurs éditions de la bible. On les trouve dans *la Sainte Bible,... revue par les pasteurs de Genève*, de Jean de Tournes de 1557. Ce sont les bois originaux : on y voit en effet le monogramme BS sur la jolie vignette de la Nativité dans les *Figures du Nouveau*

avait un sentiment très juste du goût de son temps et l'intelligence des arts du dessin ; apprenti chez les Trechsel, ouvrier et contremaître dans l'atelier de Sébastien Gryphe, de Tournes avait organisé excellemment chez lui le travail en toutes ses parties.

Jean d'Ogerolles imprima en 1560 une *Sainte Bible* in-folio pour Gabriel Cotier, et l'Ancien Testament y est décoré de 92 vignettes (H. 59 mill., L. 86 mill.) qui sont une copie libre de celles de l'Ancien Testament des Trechsel.

Il y a encore de Jean de Tournes une bible, datée de 1561, petit in-folio ou in-4°, ornée de très petites vignettes de 50 à 54 mill. de large et de 40 à 42 mill. de haut, fines et élégantes [1].

Nous arrivons aux entreprises de Guillaume Roville en ce genre. Les livres saints étaient toujours l'objet d'un fructueux commerce de librairie, Roville suivit l'exemple de Jean de Tournes. La première bible qu'il fit sous cette influence est probablement celle qui fut publiée en 1563. C'est une bible latine in-8° qui contient 249 vignettes dans l'Ancien Testament, vignettes de 60 mill. de haut sur 85 mill. de large, et 174 vignettes (dont plusieurs en double ou en triple) dans le Nouveau Testament (de 50 mill. de haut sur 40 mill.

Testament. On trouve aussi en partie ces bois dans la bible de Thomas Soubron (in-folio, 1594).

[1] Cette suite avait été déjà publiée par de Tournes dans son édition de la *Sainte Bible*, 1553 (5 vol. in-16), aujourd'hui très rare.

de large), ces dernières de qualité souvent médiocre[1]. Les premières méritent d'arrêter l'attention. Elles ont été réimprimées dans les *Figures de la Bible,* « illustrées de huictains françois (de Guéroult) », en 1564 et en 1565, dédiées à Catherine de Médicis (269 vignettes). Les sujets sont les mêmes que ceux qui sont dans les *Quadrins historiques de la Bible,* et se présentent généralement au rebours de ceux-ci; les compositions sont un peu différentes, l'imitation étant bien marquée. C'est à Eskrich qu'on doit attribuer les planches imitées du petit Bernard; celles qu'on attribue au maître dit à la capeline sont originales.

La bible de 1563 porte à l'encadrement du titre des enfants nus, à tête chauve, qu'on retrouve dans l'œuvre du maître P. V. et sur lesquels nous reviendrons.

Nous ferons la remarque que des figures de ce genre sont aussi au titre d'un livre du jurisconsulte Duaren[2], imprimé par Guillaume Roville en 1558, et que ce titre est signé C. B.[3].

Nagler a donné pour ces initiales le nom de Claude Bézoard[4]. Claude Bézoard, dessinateur et graveur sur

[1] On voit ces dernières vignettes dans la bible de Roville de 1567.

[2] Woeiriot a gravé en taille-douce le portrait de Duaren en 1556. Il est à remarquer que le seul livre que Woeiriot ait produit a été publié par Roville en 1561 : *Libro d'anella d'orefici de l'inventione di Piero Woeirioto di Loreno.*

[3] Roville a employé cet encadrement pour les œuvres de Tiraqueau et pour d'autres ouvrages.

[4] Nagler, *Die Monogrammister,* t. I, 1858, nº 2318. — A.-F. Butsch, *Die Bücherornamentik,* t. II, p. 14, pl. XXIV.

bois, vivait à Paris en 1530 et paraît s'être établi à Lyon, où il a été employé par Roville de 1550 à 1559.

Papillon a fait mention d'un Claude Bézard qui serait autre que Claude Bézoard et aurait vécu au XVIIe siècle[1]. La marque C. B. pourrait aussi être appliquée à Clément Boussy, tailleur d'histoires, né à Paris, qui a gravé à Lyon en 1548 « les histoires et figures » de l'*Historia stirpium* de Léonard Fuchs [2], mais le maître C. B. du frontispice de Duaren était plus habile que Boussy, et nous croyons qu'il faut s'en tenir à l'attribution de Nagler.

Avec les bibles de Roville, nous voyons se produire des ornemanistes du livre dont il est difficile de saisir la personnalité.

Un ou deux dessinateurs ont pris part à la décoration de la bible de 1563, qui ne nous offre pas avec quelque certitude le moyen de déterminer la part qui revient à Eskrich dans cet ouvrage. Mais nous nous sommes assuré qu'en 1566 et en 1568 Eskrich travaillait à l'illustration d'une bible, illustration par des cartes et par des vignettes, et cette bible était de format in-folio.

Avant de nous attacher à la définition de la manière propre d'Eskrich en cette occasion, il convient de faire mention des autres publications, ce qui nous permettra d'écarter ce qui s'y rapporte.

On connaît une *Sainte Bible* de Jean de Tournes de 1564, in-folio; c'est une bible protestante, car on y lit en

[1] *Traité de la gravure en bois*, t. I, p. 136.

[2] N. Rondot, *Bernard Salomon*, p. 73.

tête la préface de Calvin : « Au lecteur. Si ie vouloye ici user de longue préface, i'auroye trois poincts à déduire. Le premier poinct seroit de monstrer quel thrésor c'est de l'Escripture saincte : combien la dignité en est excellente, et le profit inestimable... » Cette bible ne contient que les planches explicatives ordinaires.

L'année suivante, en 1565, Sébastien Honorati avait fait imprimer par Jacques Faure une *Sainte Bible*, in-folio, protestante, à la décoration de laquelle Eskrich paraît n'avoir pas été étranger. Une autre édition fut produite par Honorati en 1566; elle est illustrée comme celle de 1562, et des lettrines sont signées I. F.

Sébastien Honorati avait donné une bible en français, in-8°, imprimée aussi par Jacques Faure, en 1558 et en 1562. La bible de 1558 n'a pas de figures (on lit à la fin : « A Lyon, Imprimé chez Jacques Fore. ») La bible de 1562 a des vignettes assez nombreuses, médiocres, dont la plupart ne sont pas signées et dont plusieurs sont signées P. R. et I. F. [1] ou P. R. ou I. F.

Celui qui a signé I. F. l'encadrement du titre des *Erasmi adagia*, le couronnement d'Homère par les Muses, plusieurs fois reproduit à Lyon, et dont le dessin paraît être d'Holbein, est un autre personnage[2]. Celui

[1] Voir les vignettes de la création d'Ève, d'Ève et le serpent et de l'Arche de Noë.

[2] Ce maître I. F. serait Johann Frank ou Johann Furtenbach, suivant A.-F. Butsch, ou Jacobus Faber, suivant le professeur Vogelin (*les Graveurs sur bois et les imprimeurs à Lyon au* XVe *siècle*, 1896, p. 45). Cette marque était, d'après Didot, celle du libraire bâlois Jean Froben.

dont nous parlons ici est-il l'imprimeur Jacques Faure ou Fore? Rien ne le prouve. Dans les dernières années du xve siècle et les premières années du xvie siècle, l'imprimeur était assez souvent graveur et fondeur de caractères, même graveur sur bois, mais, au milieu du xvie siècle, ces métiers étaient séparés. L'I. F. dont il s'agit peut être cherché parmi les dessinateurs et les peintres de ce temps : Jean Flamant, Jean Frécon, etc. P. R. est, dit-on, la signature de Pierre Rochienne, qui serait né à Paris, qui y a gravé des vignettes et qui aurait été employé par des imprimeurs lyonnais. Cette dernière attribution nous paraît aussi fort incertaine.

En 1566, les héritiers de Jacques Jonte mirent en vente les *F. Iosephi antiquitatum iudaicarum libri* xx, in-folio[1], qui contiennent 47 vignettes gravées sur bois (une en double, une en triple), en réalité 44 (H. 53 mill., L. 79 mill.). Elles doivent être classées en trois catégories : 13, d'un dessin faible et d'une taille grossière, avaient été employées dans une bible latine de Jean Moylin dit de Cambrai et dans une bible française de Roville et de Thibaud Payen de 1547; 10 sont signées du monogramme de Woeiriot et quatre d'entre elles doivent être le plus remarquées (pages 41, 52 et 53); enfin 21, non signées, sont, les unes de la main de Woeiriot, et les autres d'un maître supérieur à celui-ci, le maître dit à la capeline de M. Steyert (?).

Nous ne dirons rien d'autres éditions in-folio de la

[1] On ne connaît que cinq exemplaires de ce livre : un d'eux appartient à M. J. Baudrier.

bible de Jean de Tournes et de celle de Roville; elles ne nous apprendraient rien de nouveau.

C'est ici le lieu de signaler une bible dont Papillon a parlé [1] et qui n'a pas été publiée ou qui a été perdue.

Papillon l'appelle « la bible d'Antonius Pinœus ». Elle renfermait une carte de la région qui s'étend de l'Italie au golfe Persique, de 137 mill. de haut sur 209 mill. de large, gravée d'une pointe très fine, signée : *Faciebat Antonius Pinœus 1564*[2]. *Antonius Pinœus,* c'est Antoine Du Pinet. Nous n'avons vu nulle part un autre ouvrage du graveur de cette carte; le faire a un caractère particulier.

Antoine Du Pinet est certainement l'auteur, nous ne disons pas le graveur, de cette carte. D'après les planches qui décorent les livres que nous connaissons de lui et dont quelques-unes, a-t-on dit, seraient de sa main, il n'aurait pas gravé cette carte, tant la taille est différente. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il ait été graveur. Cependant Papillon a donné Du Pinet comme graveur sur bois et comme l'auteur des figures d'une bible de 1564 et de figures de saints gravées. « Dans ma jeunesse, dit-il, j'ai vu quelques figures de Saints par Pinœus avec son nom dans une petite table ou quarré, de même qu'en celles de sa bible grand in-8°, où se trouvent quelques cartes très bien gravées [3]. » Papillon a ajouté qu'un imprimeur de Paris, Colombat, avait eu dans son fonds « des planches

[1] *Traité*, t. I, p. 522, 523 et 530.

[2] Cette carte se trouve dans la bible de Barthélemi Honorati de 1585, à la page 185 du Nouveau Testament.

[3] *Traité*, t. I, p. 522 et 523.

d'Antonius Pinœus et Petrus Escricheus », dont il lui fut permis de tirer quelques épreuves [1].

Puisque nous nous occupons de Du Pinet, nous nous arrêterons à un livre dont l'ornementation est due à plusieurs dessinateurs et graveurs, au nombre desquels est Eskrich. Il s'agit des *Plantz, pourtraitz et descriptions de plusieurs villes et forteresses, tant de l'Europe, Asie, et Afrique que des Indes, et terres neuves,... mis en ordre par Antoine Du Pinet.* Ce livre petit in-folio fut publié par Jean d'Ogerolles en 1564. Il contient une soixantaine de planches : cartes, plans et vues de villes, vignettes. Neuf des cartes et des plans avaient paru dans le *Premier livre des figures et pourtraitz des villes plus illustres et renommées d'Europe* [2] (1552), et vingt et un dans l'*Epitome de la Corographie d'Europe* [3] (1553, vieux style).

Balthazar Arnoullet, le premier éditeur de ce livre dû à la plume de Guillaume Guéroult, avait demandé à Bernard Salomon quelques planches, entre autres les plans ou vues de Paris, de Lyon, de Tivoli. D'Ogerolles fit entrer dans l'édition de 1564 des bois taillés par plusieurs graveurs. Il y en a de graveurs allemands [4]; il y en a aussi d'Eskrich.

Le livre des *Plantz* des villes d'Europe n'a donc pas,

[1] *Traité*, t. I, p. 530.

[2] M. J. Baudrier possède le seul exemplaire connu de cette plaquette imprimée par Balthazar Arnoullet.

[3] On ne connaît que cinq exemplaires de l'*Epitome de la Corographie d'Europe;* un d'eux appartient à M. J. Baudrier.

[4] Une partie des planches ont été tirées sur des bois de la *Cosmographie* de Munster de 1552 ou copiées d'après ces bois.

au point de vue de la gravure, l'intérêt qu'on lui a assigné en y voyant ou en y croyant voir dans les planches la pointe de Balthazar Arnoullet, de d'Ogerolles, de Du Pinet, d'Eskrich, car les deux premiers, probablement aussi Du Pinet, n'ont pas gravé[1]. Nous devions le faire remarquer. Nous dirons cependant que quelques-unes des vues de villes ont été tirées à part et imprimées par Arnoullet en camaïeu[2]. Nous n'avons pas vu d'autres impressions de ce genre faites à Lyon.

Nous n'avons recueilli aucun enseignement précis de l'examen auquel nous nous sommes livré de bibles illustrées de 1550 à 1570. Nous n'avons rien ajouté à ce que nous savions du petit Bernard et de Woeiriot, et l'anonyme qui a reçu le nom de maître à la capeline nous échappe toujours. M. Steyert a vu en lui « un des grands maîtres français du XVIe siècle ». Nous ne professons pas pour lui la même admiration.

Nous restons donc en présence d'Eskrich et de Moni, et nous avons fait en sorte d'apporter quelque clarté dans cette étude.

Il faut revenir aux dates et aux faits certains : aux

[1] Nous répétons qu'il ne semble pas que Balthazar Arnoullet ait gravé sur bois, mais on lui attribue des pièces gravées en taille-douce d'après le maître au double C (Corneille, fils de Corneille, Corneille de La Haye), signées *Lud. BA*, en monogramme, et une pièce d'après Marc-Antoine, signée également *BA 1537* (Robert-Dumesnil, *Le Peintre-Graveur français*, t. VI, p. 12 à 14 et 26, t. VIII, p. 10).

[2] Ces épreuves sont rares. Nous citerons la vue de Poitiers (brun et crème) portant l'inscription : « A Lyon par Balthazar Arnoullet. »

gravures signées. Nous avons deux cartes datées de 1566 et de 1568, et une pièce non datée, mais à laquelle on peut assigner la même époque. Cette dernière pièce présente un mode d'exécution caractéristique.

La Marche des Israélites dans le désert, bien mieux que le Bûcher du livre des *Funérailles*, nous apprend quelle était la manière de ce maître. On juge par là de son habileté. La composition est claire, ordonnée avec art; la mise en scène et la perspective sont bien réglées; le dessin est ferme et serré, la taille est nette, elle n'est pas aussi savante que celle du petit Bernard, les travaux sont cependant assez bien conduits pour mettre en relief les groupes de personnages. Les personnages sont de haute stature et sveltes, bien campés; les têtes sont allongées, les attitudes naturelles. On n'observe toutefois ni originalité ni élégance. Eskrich a imité Bernard Salomon, il ne l'a pas égalé. C'est principalement avec cet ouvrage *(P. Eskrichius inventor)* qui n'est pas sans importance et qui est original, que nous aurons à comparer les vignettes dessinées par Eskrich.

Cette planche de 19 mill. 1/2 de haut sur 16 mill. 1/2 de large a été faite, comme les deux cartes signées et datées de 1566 et de 1568, pour une bible in-folio. Ce doit être cette « bible d'Escricheus » que Papillon paraît avoir eue dans les mains. Cette bible, si elle a existé, est perdue.

Les trois planches ci-dessus sont réunies dans une bible, in-folio, en trois tomes [1], sans nom d'imprimeur,

[1] Voir t. I, f° 145 recto; t. I, f° 187 recto; t. II, f° 292 verso.

publiée par Barthélemi Honorati en 1585 : *La Saincte Bible traduicte du Latin en François par les Théologiens de l'Université de Louvain.* Avec ces planches sont les vignettes non signées que Mariette a dit provenir de « la bible d'Escricheus » et que nous n'avons trouvées dans aucune bible originale[1]. A en juger par le style, elles paraissent être en effet d'Eskrich.

Ces bois auraient donc été dessinés et gravés par celui-ci qui était dessinateur et graveur. Ils auraient été faits de 1566 à 1568[2].

Ils n'étaient pas seulement les seuls; ils ont dû faire partie d'une suite de vignettes qui, celle-ci, n'est pas perdue.

Elle est dans l'*Histoire de Fl. Iosèphe sacrificateur hébrieu*, traduite du latin par François Bourgoing (in-folio), imprimée en 1569 par Pierre Roussin et publiée par les héritiers de Jacques Junte. Le privilège fut donné au libraire Philippe Tinghi le 28 mars 1568. On compte 135 vignettes de 58 mill. de haut sur 82 mill. de large. C'est la copie des figures des *Quadrins historiques* de la Bible de Bernard Salomon.

— Honorati a remis à loyer au libraire parisien Jacques Du Puys en 1588 les planches signées par Eskrich et les a introduites dans la *Prosopographie* de Du Verdier publiée par lui en 1589.

[1] Cette bible de 1585 est très rare. Nous ne la connaissons que d'après l'exemplaire que possède M. J. Baudrier et qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer.

[2] La bible d'Honorati de 1585 contient aussi (p. 185) la carte dont nous avons parlé précédemment et qui est signée : *Faciebat Antonius Pinœus 1564.*

Cette suite s'est accrue, et elle passa dans les mains de Barthélemi Honorati, qui l'acheta à Philippe Tinghi, le représentant des héritiers Junte. Ces bois des *Figures de la Bible* avaient coûté aux Jonte 947 livres 12 sous et 6 deniers. Il est probable que ces bois étaient ceux de l'Ancien Testament.

Barthélemi Honorati s'en est servi en deux occasions: en 1582, pour les *Figures de la Bible déclarées par stances, par G. Chappuis* (in-8°, imprimé par Basile Bouquet); en 1585, pour la *Saincte Bible...* (in-folio, sans nom d'imprimeur). Mais, dans cette dernière bible, il y a 162 vignettes, au lieu de 135 dans le Flavius Josèphe. Sur les 162, 101 sont des copies le plus souvent serviles, 46 sont présentées à rebours et 14 sont d'une autre composition. L'édition des *Quadrins historiques* de Jean de Tournes de 1553 contient 199 vignettes et celle de 1555 en a 231; l'édition italienne de 1554 a 228 vignettes.

Ces vignettes du Flavius Josèphe, Papillon les avait remarquées dans la bible in-8° d'Honorati de 1582 et « dans une grande bible in-folio » qui est celle de 1585[1]. Il a bien vu qu'elles étaient la copie des « figures de la Bible gravées en bois par Salomon Bernard »,

[1] Il ne faut pas toujours s'en rapporter aux assertions de Papillon. N'a-t-il pas dit que ces petites estampes étaient aussi dans une édition de Lyon « de chez Étienne Michel » (*Traité*, t. I, p. 229)? C'est une erreur. Cette autre bible in-folio de 1585 publiée par Symphorien Béraud et Étienne Michel ne contient, outre les planches de 1540, qu'une seule vignette qui provient de la bible de Roville de 1563.

mais il a attribué cette copie à « I. Moni, Peintre et Graveur en bois, de Lyon[1]. »

Honorati avait acheté ces bois en février 1578. Tinghi les avait vendus avec une diminution de 272 livres sur le prix sans l'autorisation des héritiers Junte ; de là réclamation de ceux-ci, constitution d'arbitres pour statuer sur le différend, lequel fut réglé dans un acte du 11 octobre 1578, en faisant supporter à Tinghi le tiers de la perte. Honorati avait acquis les pièces signées et celles non signées qu'il fit entrer dans ses bibles.

Toutes ces planches grandes et petites seraient donc d'Eskrich, et nous sommes d'autant mieux fondé à le penser que le faire de ce maître, à en juger par ses œuvres certaines, se rapproche de celui du petit Bernard. C'est souvent le même dessin avec moins d'élégance, d'esprit, de distinction et de souplesse, et l'élévation des statures, que Bernard Salomon se plaisait à exagérer, n'est pas moins habituelle chez Eskrich.

Cette copie si adroitement faite permet d'expliquer qu'on ait attribué au petit Bernard des gravures intéressantes sans doute, mais qui ne sont pas marquées au coin de son style si personnel et d'un travail technique savant. Eskrich avait une intelligence de son art peu commune.

Les figures du Nouveau Testament et celles de l'Apocalypse de Bernard Salomon ont été également copiées. Ces bois sont à peu près de la même dimension : Jean de Tournes, 59 sur 47 mill. ; Honorati, 62 sur 50 mill.

[1] *Traité*, t. I, p. 229.

Dans la bible de 1585, ces vignettes sont accostées de deux petits bois.

Eskrich qui a imité le petit Bernard n'est pas aussi sans avoir subi l'influence de Woeiriot. Celui-ci a été très inégal, souvent étrange dans sa manière, tantôt sévère et tantôt exhubérant, produisant en certains cas des statures démesurées et grêles, dans d'autres cas des formes robustes et lourdes.

L'attribution de la partie des entreprises d'Eskrich dont nous avons parlé peut être justifiée, mais nous allons aborder l'étude d'autres travaux qui présentent, quant au mode d'exécution et quant à l'auteur de ces nouvelles histoires, une inconnue difficile à dégager.

Il y a eu une première copie des histoires des *Quadrins historiques de la Bible*, copie beaucoup plus libre que celle de l'édition des Junte de 1569, et cette copie nous la trouvons dans la bible de Roville de 1563 *(Biblia sacra)*. Mais tandis que les vignettes de 1569 paraissent toutes de la même main, celles-là (celles de 1563) sont certainement l'ouvrage de deux ou trois maîtres différents. Un d'eux était supérieur aux autres sans qu'il eût le talent de celui qui a travaillé en 1566 pour les Junte avec Woeiriot. Un autre serait Eskrich, et nombre de vignettes se recommandent par les qualités qu'on observe chez l'auteur de la Marche des Israélites. Il suffit de comparer la planche du passage du Jourdain à pied sec par les Hébreux et celle des fils de Dan avec la planche de la Marche dans le désert. Mais vraiment celui-ci (Eskrich) a montré plus d'une fois assez d'application pour avoir atteint à un art plus élevé. Ainsi

l'Agar chassée de la bible de 1563 serait de lui, et l'on peut remarquer à cette occasion que le petit garçon du titre de la *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape* (1564) est de la main qui a dessiné le fils d'Agar.

Cette objection a été faite que l'Ancien Testament de la première édition de la bible de Roville est de 1563 et qu'Eskrich n'était pas alors à Lyon.

Eskrich était à Genève en décembre 1562. Il y était sans travail et réduit à implorer les secours de la charité publique qui lui furent refusés. Il dut quitter Genève au plus tôt et se rendre à Lyon; il aura offert ses services à Roville qui l'avait peut-être déjà employé. Roville l'aura retenu en 1563, et le consulat n'aura fait venir cet artisan en 1564 que, parce que celui-ci, au cours de ses travaux dans l'année précédente ou même antérieurement, aura donné la mesure de son habileté. Il faut remarquer d'ailleurs que le mandement qui lui fut délivré, le 13 mai 1564, pour le paiement de son travail à l'occasion de l'entrée de Charles IX le désigne comme « painctre en ladicte ville de Lyon », ce qui peut donner à penser qu'Eskrich n'était pas regardé comme un étranger. Nous avons dit plus haut, à l'occasion du maître P. V., qu'il est possible que ce maître (Eskrich ou Vase) soit venu travailler à Lyon précédemment à plusieurs reprises et pendant un certain temps.

La bible de 1563 n'est pas seule l'œuvre de deux ou trois artisans. Pareille collaboration s'est produite pour les éditions suivantes de Roville, de 1564, de 1566, de

1569. Les gravures définitives du Nouveau Testament et celles des Actes des apôtres ont paru en 1569 dans la bible latine in-folio et en 1570 dans les figures du Nouveau Testament petit in-8°. Cette suite de vignettes diffère quant à la composition, au dessin et à la taille, des deux suites précédentes; elles ont été faites à peu près à la même époque, et plusieurs artistes y ont aussi travaillé.

Dans un avis « aux Lecteurs » de l'édition de 1570, Roville s'est exprimé ainsi : « A peine eu ie loisir de faire pourtraire et tailler celles (les figures) de la Bible, que survenant en ceste ville une peste si grande, et tant contagieuse, qu'il n'est mémoire de semblable, non seulement ie ne peu venir à bout de parachever les figures du Nouveau Testament, com(m)e ie l'avoye entrepris,...ie me suis résolu de passer outre à faire pourtraire et tailler des mesmes ouvriers et graveurs les figures du Nouveau testame(n)t, de la grandeur et proportion que celles de la Bible, lesquelles n'ont iamais esté veües, ne imprimées qu'à présent. »

Ainsi, malgré les apparences contraires, les dessinateurs et les graveurs de l'Ancien Testament de Roville seraient les mêmes que ceux du Nouveau. Cela n'est pas impossible; cependant les personnages appartiennent à d'autres types, et ces types sont assez éloignés de ceux de Bernard Salomon. Les statures sont toujours hautes et les têtes allongées, la musculature est plus forte, les mouvements ont plus de vivacité, les attitudes moins d'élégance, et, s'il y a plus de naturel et d'expression, on observe une sorte de vulgarité. Cette

impression vient peut-être de l'effet de la négligence apportée au travail de la taille. Ces petites planches ont sans doute peu de charme, mais le trait est hardi, vigoureux, en général correct.

On retrouve de ces vignettes dans la bible d'Honorati de 1581-1582. Elles sont exécutées dans le même esprit que les précédentes, sans en être des copies, et Honorati a pris soin d'expliquer qu'elles ont été l'objet d'une composition originale.

Voici le titre de ces dernières : *Actes des apostres Représentées* (sic) *par un grand No(m)bre de figures qui n'ont par cy devant esté veuës...* Et on lit dans l'avis aux lecteurs : « Nous vous présentons icy les figures du vieil et nouveau testament, augmentées d'un grand nombre de figures, faites d'un art et industrie merveilleuse, et qui rende(n)t ce livre plus parfait et recom(m)andable qu'onques il ne fut :... vous ne sçauriez voir chose plus belle ny mieux faicte que sont les figures des Actes des Apostres, esquelles le peintre a monstré la grande industrie qui est en luy, véritablement digne d'estre à iamais prisée, et les tailleurs employé toute peine et diligence à ce que leur ouvrage est correspondant à celuy du peintre ingénieux. »

Papillon a connu ces vignettes, nous parlons de celles avec les sixains de Chappuis qui sont dans l'édition d'Honorati de 1582, et il les a confondues avec celles de la bible de Roville de 1569. « Les Actes des Apôtres de cette copie, dit-il, sont du dessin et de la composition de Moni; la gravure est bien coupée, et un peu chargée de contretailles. » Au reste la confusion n'a pas d'impor-

tance, puisque Papillon a attribué à Moni les deux suites qu'il regardait comme originales.

Didot a apporté une attention particulière à ces figures du Nouveau Testament[1], ouvrage, d'après lui, de Moni. Moni aurait fait des emprunts à la Passion d'Albert Durer. Ces petites histoires sont d'un style différent.

Un livre que nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner permettrait peut-être de faire un peu de lumière dans cette obscurité, c'est cette histoire de l'ancien et du nouveau Testament, publiée à Paris en 1771 par Hérissant, dans laquelle celui-ci a fait entrer environ cinq cents planches d'Eskrich, de Moni et de Du Pinet[2].

Nous nous sommes placé en présence d'un ensemble de gravures très diverses sur lesquelles les critiques sont loin d'être d'accord. Or, tout bien examiné, ces dessins peuvent être de la même main, et l'on ne saurait distinguer le faire d'Eskrich ou de Cruche de celui de Moni ou du maitre P. V. Dans le troisième tiers du xvie siècle, le dessinateur était le plus souvent autre que le graveur; Roville et Honorati l'ont dit nettement et nous le savons par d'autres témoignages. On ne sait que trop quelles inégalités se sont produites dans la valeur des bois par suite de l'inégalité dans la valeur technique des tailleurs d'histoires. Guillaume Roville notamment, s'il a eu à son service des graveurs sur bois habiles, en a employé qui étaient d'une inconcevable maladresse. On n'a qu'à com-

[1] *Essai*, col. 262 et 263.

[2] Papillon, *Traité*, t. I, p. 529 et 530. — Didot, *Catalogue raisonné*, 1867, n° 711.

parer le portrait de Du Verdier de 1581, même la grande marque de l'*Historia generalis plantarum* de Daleschamps de 1587, avec tant d'ouvrages d'un travail grossier. On ne remarquait pas autant de ces différences dans l'atelier de Jean de Tournes.

VIII

LA MAPPEMONDE PAPISTIQUE

Nous avons exposé ce que nous savons de la vie et des travaux de Pierre Eskrich. C'est en somme peu de chose. Si sa vie est connue en plusieurs points, elle est restée obscure en d'autres, et, si les pièces signées par lui disent assez quel a été le mode de travail de l'artiste à différentes époques, il faut avouer que le talent qu'on lui accorde ne s'est pas produit avec des caractères assez arrêtés pour qu'on puisse reconstituer son œuvre avec quelque certitude.

Nous regrettons d'autant plus de n'avoir pas pu déterminer avec une précision suffisante les traits distinctifs du dessin et de la gravure d'Eskrich, qu'un ouvrage existe qui présente un très vif intérêt et qui, à raison de la conception et de l'exécution, peut lui être attribué.

Cet ouvrage est presque inconnu, il n'en a été conservé que trois ou quatre exemplaires. Il appartient à la littérature satirique religieuse du milieu du XVIe siècle, mais ce pamphlet violent contre la Papauté tire sa principale et, à vrai dire, son unique valeur, du mérite artistique de son illustration.

Nous voulons parler de la *Mappemonde papistique*. Cet ouvrage aura été détruit peu de temps après sa publication, et c'est pourquoi il est tellement rare que la description qui en a été donnée plusieurs fois présente de notables différences et des erreurs, les bibliographes l'ayant faite d'après des indications premières qu'ils n'ont pas comprises, faute d'avoir eu le livre sous les yeux.

Il en a passé quatre ou cinq exemplaires dans des ventes célèbres. Nous n'en connaissons aujourd'hui que quatre : l'un dans le cabinet des estampes du Musée royal de Berlin[1]; l'autre, incomplet, au *British Museum;* le troisième et le quatrième, également incomplets, dans la Bibliothèque royale de Berlin et dans la Bibliothèque publique de Genève.

L'*Histoire de la Mappemonde papistique* se compose de deux parties, chacune d'un format différent.

La première partie est un volume in-4°, dont voici le titre :

Histoire de la/ mappe-monde papistique,/ auquel est déclairé tout/ ce qui est contenu et pourtraict en la grande Table,/ ou carte de la Mappe-Monde :/ Composée par M. Frangidelphe/ Escorche-Messes./ Imprimée en la ville de Luce Nouuelle,/ Par Brifaud Chasse-diables/. MD.LXVI.

In-4° de 6 feuillets et 190 pages.

La seconde partie est une sorte d'atlas, un recueil de

[1] Nous avons vu cet exemplaire, le seul complet, et nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. le Dr Lippmann, directeur du Cabinet royal des estampes, étudier ce précieux ouvrage et en obtenir même une reproduction en photogravure.

seize planches in-folio atlantique, gravées sur bois, sans lieu ni date, lesquelles étaient destinées à être réunies et à former comme une grande carte murale. Chaque planche ou feuille séparée a 335 mill. de haut sur 425 mill. de large. Elle présente une surface totale de 1m340 de haut sur 1m700 de large.

Tout en haut, entre deux frises satiriques, est le titre gravé sur bois, en grandes capitales romaines : *Mappemo| nde novv| elle papist| iqve.* Aux deux extrémités du titre un fleuron de la forme d'une feuille de vigne.

Le volume de texte, formé de 190 pages, est précédé de 6 feuillets non chiffrés. On trouve sur ces six feuillets :

Le titre,

La dédicace à la reine Élisabeth d'Angleterre,

La préface,

Et une sorte de prologue :

L'origine et commencement de ceste Mappe Monde nouuelle papistique, et comment elle a esté trouuée.

L'ouvrage a eu deux éditions.

La première édition, celle que nous venons de décrire, porte la date de 1566. L'exemplaire du Cabinet des estampes de Berlin avec les planches provient de la collection de M. de Nagler; Sotzmann en avait fait une étude qu'il publia en 1854 dans le *Serapeum* de Leipzig (nº 10).

La seconde édition a le même titre que la première avec la date de 1567, mais elle ne contient pas la dédicace à la reine d'Angleterre. Elle a trois feuillets non chiffrés et 190 pages; le titre et la préface ont été réimprimés. La Bibliothèque royale de Berlin en possède un exemplaire sans les planches.

On ne cite du recueil de planches que le ou les exemplaires qui ont passé dans la vente de Gaignat et dans celle de La Vallière. Le volume de texte de l'édition de 1566 a appartenu à M. de Béhague[1]. Le volume de texte de l'édition de 1567 a figuré au catalogue des ventes de Gaignat, de La Vallière[2] et de Richard Heber[3].

Gustave Brunet a publié, en 1855, dans le *Bulletin du Bibliophile*, une notice consacrée à cet ouvrage, et, quoiqu'il soit entré dans bien des détails, il ne paraît pas qu'il ait eu le livre dans les mains[4]. J.-Ch. Brunet ne l'a pas eu non plus[5].

L'auteur a divisé le *Monde papistique* en dix-neuf provinces et six républiques. Au-dessous du titre de la Mappemonde est ouverte la gueule énorme d'un monstre qui figure le diable; les provinces et les républiques sont comme enfermées dans cette gueule. On a voulu exprimer l'engloutissement du *monde papistique*.

A la partie supérieure sont des guerriers de toutes nations, à cheval et en armure, prêts à la lutte contre la Papauté; les quatre inscriptions suivantes nous l'apprennent:

« Anglois, Escossois, et Irlandois. Ceux-ci sont fidèles de toutes les nations qui sont ici autour du monde Papis-

[1] Catalogue, n° 88.

[2] Catalogue, 1783, n° 1001.

[3] Un exemplaire de cette édition était en vente en 1897 chez un libraire de Francfort-sur-le-Mein.

[4] *Bulletin du Bibliophile*, 12e série, 1855-1856 (*Variétés bibliographiques*, p. 94 à 96).

[5] *Manuel du libraire*, t. II, 1861, col. 1380, et t. IV, 1863, col. 230.

tique, et sont venus les uns pour le co(m)battre à coups de Canons et d'Artillerie de la Parolle de Dieu, et les autres avec autres armes, iusqu'à-ce qu'ils le voyent du tout ruiné.

« Et ces fidèles-ci sont tous sous la conduitte de leurs Rois, Princes, Seigneurs et Républiques, comme premièrement sous la conduitte d'Elizabeth Roine d'Angleterre, et d'un nombre infini de Seigneurs et Princes Anglois Eva(n)geliques : et sous la co(n)duite du Tres-puissant Roy de Pologne.

« Et ces fidèles ici sont sous la conduitte de plusieurs autres Seigneurs et Princes Polonois en grand nombre, et puis après sous la conduitte de Madame Renée, Duchesse de Ferrare, et sous la conduitte de la Roine de Navarre et d'autres.

« Et ces fidèles icy sont sous la conduitte de plusieurs autres Seigneurs et Chevaliers Fra(n)çois de toutes sortes, lesquels veule(n)t aussi Canoner le Pape et le Seigneur Clergé avec tout son monde Papistique avec toutes sortes de Canons. Et n'y a aussi outre les susdicts Seigneurs sous la conduitte de M. Estuart et du Conte d'Aran et du Conte d'Aragaila, et d'autres infinis. »

En dehors et autour de la gueule du diable, sont des guerriers en armes, pour la plupart en costume romain, qui représentent les peuples partisans de la Réforme et qui combattent pour elle.

Les provinces sont séparées l'une de l'autre par des mers, des fleuves ou des montagnes, par des boulevards défendus par des tours et divers ouvrages de fortification. On y voit des plaines et des vallées, des forêts,

des cités, des temples et des châteaux. Chaque chose a un nom inscrit sur cette carte. Les mers portent le nom de la province dont elles baignent les rives : *mer de la province d'Oraison*, *mer de la province Fragique*, etc. Le fleuve *Tibre* se jette dans la *mer des Pinzocaires* [1].

Ces provinces sont le théâtre de scènes diverses, presque toutes grossières, et cette grossièreté dépasse le plus souvent toute mesure. Les religieux et les religieuses surtout sont l'objet de basses attaques. Ici des épisodes de la *Guerre des images*, du *Marché des consciences* et de *Pèlerinages*, là des démons en compagnie de moines, les vices, les scandales, les sacrements. Il n'y a que d'obscures allusions historiques. Dans la province *Laïque*, des *cousturiers*, *menusier*, *cordonnier* sont au travail. *Le Roy franc arbitre* est sur son trône, entouré de personnages de sa cour : à sa droite, la reine *Dame de Congruo* et sa fille *Dame de Condigno;* à sa gauche, *Dame de Bonne-Intention*. A la province de *Moinerie*, la *Dame de Vérité*, à demi nue, est renversée à terre et frappée de coups de poignard par un évêque, un *abbé* et le *Cardinal de Lor*(raine). Il faut mentionner aussi la scène du festin du *Seigneur Caresme-Prenant avec des Inquisiteurs ses compagnons*, celle de *Montanus hérétique Gouverneur du Ieusne*, celle du *Pape* et du *Bras Séculier*.

Nous l'avons dit : sur cette carte, chaque place, chaque personnage a un nom. Les murailles même qui

[1] Pinzocaires, de *pinzochero*, en italien, hypocrite, cafard.

forment par endroits l'enceinte des provinces ont, comme les portes fortifiées, chacune une désignation différente.

Autour et en dehors des provinces, les Réformateurs et les plus illustres de leurs partisans et des ministres de la Réforme figurent parmi les assaillants. On en compte près de trente ; une vingtaine d'entre eux doivent être signalés. On s'est attaché à donner leur portrait. Nous citerons *Luterus*, *Melanchton*, *Zuingle*, *Io. Hus*, *Farelus*, *Viretus*, *Wolphius* qui ont chacun à la main une bible avec une auréole et des flèches. Le livre sacré que portent *Bullinger*, *Gualther*, *Lavaterus*, *Haler*, *Bucer*, *Hiperius*, est entouré de flammes ; *Frosdelius* est cuirassé de bibles. *Erasmus* et *Bezza* tiennent chacun un glaive au milieu d'une bible; *Œcolampade* lance la bible avec une fronde, etc.

Nous n'avons pas insisté sur le caractère de violence et de passion dont cette satire figurée est empreinte et qui était dans l'esprit du temps. Nous ne voulons voir en cette œuvre que le travail de l'artiste.

Nous ignorons quel a été l'inspirateur et l'écrivain de ce pamphlet qui a pris le pseudonyme de Frangidelphe Escorche-Messes.

On lit dans la *Préface :* « L'Autheur de cest ouvrage, depuis qu'il a plu au Seigneur Dieu luy donner cognoissance de son sainct Evangile (qui fut l'an 1541) ayant tous iours veu et considéré que le Pape avoit corrompu et desguisé toutes les choses Divines et Spirituelles, et qu'il les avoit du tout destornées de ceste vraye pureté et synceretė, qui est contenue en l'Escri-

ture Saincte... et que là-dessus il s'estoit forgé et basti une nouvelle Monarchie toute charnelle, et pleine de richesses, plaisir, délices, et pompes, avec un grand lustre et magnificence : et desirant de faire veoir telles choses au monde,... il a rédigé ceste Monarchie en une grande Table, qui se nommera la nouvelle Mappemonde Papistique... »

L'auteur aurait été, suivant les uns, Pierre Viret, suivant les autres, Théodore de Bèze. L'attribution à Viret ne peut pas se soutenir, puisqu'il prêchait la Réforme à Montbéliard dès 1526, quinze années avant la date de 1541. Cette polémique hardie et brutale était dans le tempérament de de Bèze, mais il ne semble pas qu'on puisse voir sa main dans cette entreprise. Il était arrivé à Paris en 1539, il y vécut plusieurs années de la vie d'un ecclésiastique homme du monde. Il ne quitta la France qu'en octobre 1548 pour venir à Genève ; ce fut une maladie grave qui l'amena à changer son genre d'existence et le cours de ses réflexions et développa les idées dans l'esprit de la Réforme que son maître Melchior Wolmar avait éveillées en lui avant 1539. Il publiait encore à Paris ses *Juvenilia* en 1548.

Il ne serait pas impossible cependant que Théodore de Bèze, malgré ce qu'on sait de sa vie à Paris de 1539 à 1548, ait prétendu faire remonter à 1541 ses opinions nouvelles en matière de religion, mais on verra par ce qui suit qu'il faut écarter son nom.

L'auteur de la *Mappemonde papistique* l'a dédié « à la Très vertueuse et puissante Elizabeth, Royne d'Angle-

terre, Hibernie, et autres pays », et a commencé la dédicace en ces termes : « Un mien frère ayant demeuré longue espace de temps en Angleterre, avec un seigneur, un peu devant le commencement du règne de vostre Maiesté : m'a récité que plusieurs fois il vous a fait la révérence, lors que vous n'estiez point encore eslevée à ce degré de la couronne Royalle,... et qu'il avoit receu de vostre Altesse tant de faveurs et offres telles, que iamais il ne mettroit en oubli vostre pays d'Angleterre. »

Frangidelphe annonçait à la reine, en 1566, son intention « d'aller faire la révérence » à sa Majesté, en même temps que l'envoi de « ceste Mappe-monde papistique avec le livre, auquel la déclaration et histoire est comprinse... »

Théodore de Bèze n'avait plus à cette époque qu'un frére, qui était alors réfugié à Genève et qui ne paraît pas être jamais allé en Angleterre. Mais ce qui est plus décisif, c'est que de Bèze, qui était devenu, après la mort de Calvin en 1564, le chef de l'Église de Genève et des Églises protestantes de France, n'est pas allé non plus en France de 1564 à 1568, et n'a pas pu se trouver, en 1565 au plus tôt, « à mi-chemin (de Genève et de Londres) », comme il est dit dans la dédicace. Théodore de Bèze n'est donc pas le Frangidelphe Escorche-Messes.

M. Alfred Cartier, qui a examiné le texte de la *Mappemonde*, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de Genève, a fait la remarque que l'auteur devait être Italien. A la page 178 du texte, dit-il, dans un passage

où l'auteur parle des contes et des nouvelles contenant des histoires de moines, il ne cite que des écrivains et des ouvrages italiens : Boccace, les *Porrettane* de Sabadino degli Arienti, le *Novellino* de Masuccio, Bandello et Firenzuola. Il n'est fait mention d'aucun conteur françias, et il eût cependant été facile de trouver des contes sur les moines dans les livres d'écrivains français. Il faut ajouter que les *Porrettane*, n'ayant jamais été traduites, n'étaient pas connues en France en 1565 [1]. De plus l'origine italienne de notre auteur expliquerait la phrase de la dédicace : « Me trouvant à mi-chemin... » etc. A Genève, l'auteur était à peu près à mi-chemin entre l'Italie et l'Angleterre. Toutefois il est encore inconnu.

La mention de l'impression « en la ville de Luce nouvelle » paraît s'appliquer à Genève ; c'est une allusion à la devise adoptée par Genève, quand cette ville eut embrassé la Réformation : *Post tenebras lux*. M. Alfred Cartier, dont nous avons mis si souvent la pénétration à l'épreuve en toutes ces recherches, a acquis la certitude du fait. Il a en effet trouvé dans les registres du Conseil de Genève la mention suivante à la date du 20 novembre 1565 :

« Jean Baptiste Trente a présenté requeste pour avoir permission de faire imprimer une mappe monde papale

[1] Il n'y avait aussi qu'un Italien qui pût parler de ces dames de Congruo et de Condigno, dont la personnalité ne nous est pas connue, qui étaient placées à côté du roi (ce roi, c'était Charles IX) dans la scène du *Roy franc arbitre*. Un Italien seul pouvait inventer ce nom de *Pinzocaires* qui est purement italien.

avec le livre déclaratif d'icelle. Arresté qu'on en aye advis[1]. »

Jean-Baptiste Trente et l'imprimeur François Perrin obtinrent, le 27 novembre 1565, la permission d'imprimer les livres qu'ils avaient présentés précédemment, « estant ouy le raport des ministres », et hormis *Justin* en français, « oui bien en son langage s'ils veulent[2] ».

Il ne paraît pas douteux que la *Mappemonde papistique* a fait partie des livres dont l'impression a été autorisée par l'arrêt du 27 novembre 1565, et il est très probable que François Perrin l'a imprimée.

Jean-Baptiste Trenta ou Trento venait de Vicence. Il était à Genève en 1557 et fut reçu bourgeois le 8 août 1559. Il n'était pas imprimeur, mais il s'occupa d'entreprises de librairie. Il ne serait pas impossible qu'il eût pris part à la composition de ce pamphlet dont la valeur littéraire est médiocre. La *Mappemonde* est vraiment d'une composition lourde, mal conçue et mal venue. Théodore de Bèze avait une plume autrement affilée, et la langue qu'il écrivait était de beaucoup meilleure.

Inconnus sont encore le dessinateur et le graveur. Il est certain qu'on ne connaît à Genève aucun dessinateur ou graveur qui ait pu exécuter cet ouvrage.

Ces planches, a-t-on dit (et Gaullieur était aussi de cet avis), sont « dans le style et la manière du petit Bernard ».

Le nom de ce maître doit être écarté. Bernard Salomon

[1] Archives de Genève, Registre du Conseil, vol. LX, f° 120 r°.
[2] Archives de Genève, Registre du Conseil, vol. LX, f° 124 r°.

est mort en 1560 ou en 1561, et ni le style ni le dessin ni la gravure ne sont ceux de ce merveilleux artiste. On a de Jacques Le Chaleux, huguenot, qui a habité Rouen, Genève et Lyon (.. 1556 - † 1572), des estampes satiriques contre le pape et le clergé; la *Mappemonde* n'est certainement pas de sa main. Quinze tailleurs d'histoires dont nous avons les noms ou les ouvrages vivaient à Lyon à cette époque. Un d'eux avait un mode de travail par le crayon et par l'outil qui rappelle l'ouvrier qui a servi en cette occasion la passion des Calvinistes. Cet homme est Pierre Eskrich, l'Eskrich de la vie et des ouvrages duquel nous avons donné plus haut un aperçu. Eskrich était à Lyon en 1565 et en 1566, il y travaillait pour Guillaume Roville. Il était sans doute employé par cet imprimeur qui était très attaché à la religion catholique, mais on sait par bien des exemples que des catholiques ont édité ou imprimé des livres produits ou illustrés par les Réformés.

Si Eskrich est l'auteur des planches de la *Mappemonde*, Trento a pu en présenter les dessins au Conseil, et Eskrich en aura fait la gravure à Lyon. Un pareil travail d'une importance exceptionnelle a dû être exécuté à Lyon, et Eskrich a pu l'y accomplir en silence[1].

Les personnages de la Mappemonde ont une haute stature, la tête allongée, proportionnellement petite et étroite,

[1] Eskrich était peut-être encore calviniste quand il était à Lyon en 1566. Il a fait, il est vrai, baptiser son dernier enfant à l'église Sainte-Croix à Lyon en 1568, mais il ne faut pas attacher grande importance à cet acte; si Eskrich a fait alors profession de foi catholique, c'était par la nécessité de sa position.

le front haut. On peut en juger par les figures de l'*Arménien* et de l'*Aphricain*, par la figure de l'*Hermite*. On en voit de semblables dans la bible de Roville. Le dessinateur de l'un et de l'autre ouvrage avait une égale habileté; il excellait dans le naturel, la justesse et la vivacité des mouvements et des attitudes. Les arbres ont le même feuillage touffu.

Bref Pierre Eskrich, un des dessinateurs et des graveurs de la bible de Roville, nous paraît être des tailleurs d'histoires de ce temps le seul auquel on puisse attribuer l'illustration du pamphlet de Frangidelphe Escorche-messes. Nous avons fait faire en photogravure la réduction de deux des feuilles de la *Mappemonde* pour les ramener à la proportion de la planche d'Eskrich de la Marche des Israélites dans le désert; ces estampes réduites des quatre cinquièmes ont présenté alors une grande ressemblance.

Nous ne pouvons pas ne pas dire que, en ce temps de luttes religieuses poursuivies avec tant d'âpreté, on ne se fit pas faute, même à Lyon, de violences par la plume et le crayon. Les Huguenots avaient donné en 1557, en latin, l'*Antithèse des faicts de Iesus Christ et du Pape* (Genève, Zacharie Durant); la *Mappemonde papistique* est de 1566. Ce triste exemple devait être suivi. Michel Jove a publié en 1569 le *Discours des premiers troubles advenus à Lyon. Avec l'apologie pour la ville de Lyon, contre le libelle faucement intitulé La iuste et saincte défence de la ville de Lyon* (in-8°), dans lequel l'auteur, le chanoine Gabriel de Saconay, a écrit avec une ardeur justifiée par les

événements, l'histoire des premiers épisodes à Lyon de nos guerres de religion. Ce livre contient une petite planche gravée sur bois, sur laquelle les Huguenots, figurés par des singes, tournent en dérision des objets du culte catholique et entraînent un lion dompté et lié. Dans la *Mappemonde*, les prêtres et les moines étaient figurés avec des têtes d'âne ou de porc. La vignette du *Discours* de Gabriel de Saconay est la répétition, avec de légères variantes, d'une des curieuses histoires coloriées qui ornent le poème manuscrit de *Tristibus Galliae*[1]. Le peintre et le graveur sont inconnus. Gabriel de Saconay écrivit en 1572 une autre histoire : *la Généalogie et la fin des Hugueneaux et Descouverte du Calvinisme*, avec trois gravures sur bois, qui sortit des presses de Benoist Rigaud. Il y eut d'autres pamphlets, auxquels les Calvinistes répondirent de Genève par diverses pièces. Cette guerre de plume continua quelque temps : *la Mappe Romaine contenant cinq traitez*, avec 5 gravures en taille-douce, est de 1623.

L'image joua en ce temps-là son rôle dans ces polémiques et ces satires religieuses; l'auteur de la *Mappemonde* avait fait la remarque que « la pourtraicture et la paincture des choses » pénètrent plus souvent et plus avant dans l'esprit que le discours.

[1] *Description des excez commis par les Calvinistes contre les Catholiques dans la ville de Lyon en 1561 et en 1562.* In-4°, avec 40 dessins coloriés (Grande Bibliothèque de Lyon).

IX

CONCLUSION
PIERRE ESKRICH OU PIERRE CRUCHE, PROBABLEMENT LE MÊME PERSONNAGE QUE LE MAITRE P. V. ET JEAN MONI

Notre travail n'est qu'un essai.

Nous avons présenté des faits et des aperçus, les rapportant à un seul personnage. Nous allons les résumer, nous efforçant de donner à cette petite histoire plus de netteté.

Les documents écrits originaux sont rares.

Les ouvrages, disons les monuments, originaux sont relativement nombreux, mais leur valeur est diverse. De décisifs il y en a peu. La comparaison des monuments est difficile. L'art de la gravure sur bois n'était pas, dans la seconde moitié du xvi[e] siècle, exercé avec assez de science et de sûreté pour qu'on fût assuré de la sincérité de la traduction du dessin original. Le compositeur et dessinateur a tantôt fait en même temps office de graveur et tantôt a vu son œuvre reproduite en dehors de lui par un artisan quelconque. Le dessinateur n'a pas toujours été original, et il faut tenir compte de l'inspira-

tion ou de la direction qu'il a dû suivre et qui ne s'est pas accordée quelquefois avec son tempérament.

Ces remarques générales faites, nous dirons l'impression que nous a laissée l'étude à laquelle nous nous sommes livré et au cours de laquelle nous avons rencontré tant d'incertitudes.

Pierre Eskrich est fils d'un Allemand, il est né à Paris. Il a probablement passé sa jeunesse à Paris où son père travaillait de son métier de graveur de jetons.

Il était à Genève en 1552, et il y a fait baptiser un enfant en cette année. Il était connu dans cette ville sous le nom de Pierre Vase [1]. En quittant Paris, il sera allé à Lyon et y sera resté quelques années sous ce même nom de Vase. Eskrich aura travaillé à Lyon comme dessinateur et graveur et aura signé des ouvrages de ses initiales P. V. (Pierre Vase). Son séjour à Genève en 1552 n'aura été que momentané; Eskrich n'y aura fait qu'en 1554 un établissement plus durable.

A ne considérer que les pièces portant la marque P. V., il aura été employé à Lyon de 1549 jusqu'en 1556.

Il ne s'est pas marié à Genève [2]. Il était calviniste, il a épousé une calviniste. On a vu dans quelles conditions il s'est établi à Genève [3] et les traverses par lesquelles il a passé. Il était encore dans cette ville en 1564.

[1] Nous avons expliqué à la page 33 l'origine de ce nom ou plutôt de ce surnom qui a été appliqué à Eskrich sans qu'il puisse y avoir aucun doute à cet égard.

[2] On n'a pas à Genève l'acte de mariage d'Eskrich.

[3] Eskrich a fait en 1555 sa demande « pour estre receu à bourgeois » à Genève sous le nom de Pierre Vase.

Il y a fait certainement des travaux de sa double profession de peintre et de tailleur d'histoires. Il est fait mention d'une vue ou d'un plan de Genève qui lui fut commandé en 1564 et qui était destiné à l'amiral de Coligny; cette vue (dessin ou peinture) est perdue.

Nous inclinons à penser qu'il reste de lui une suite de petites gravures sur bois. Un imprimeur de Genève, Zacharie Durant, a publié en effet en 1557 un livre, petit in-8° (in-16), sous le titre de *Antithesis De praeclaris Christi et indignis Papae facinoribus*, dont Simon Du Rosier était l'auteur[1]. Ce livre renferme 36 gravures sur bois. L'illustration est curieuse. Nous signalerons les planches du Bon pasteur, de la Cène, du Lavement des pieds des apôtres, du Couronnement d'épines[2].

E.-H. Gaullieur a cité, dans ses *Études sur la typographie genevoise du* XVe *au* XVIe *siècle*, l'édition que donna Eustache Vignon de ce livre en 1578[3], et il a reproduit deux des planches. Gaullieur a dit (p. 177) que ces gravures sont « d'un bon maître (probablement du petit Bernard) ». Elles ne sont certainement pas de Bernard Salomon. On trouve les mêmes types de figure,

[1] C'est cette *Antithèse* que nous avons citée plus haut. — M. Eugène Bizot, de Lyon, possède dans sa bibliothèque la première édition de ce livre très rare; il nous a communiqué cet exemplaire qui a appartenu à H. Destailleur. Zacharie Durant a produit une autre édition en 1558.

[2] Ces vignettes ont 45 millimètres de haut et 59 millimètres de large.

[3] *Antithesis Christi et Antichristi videlicet Papæ... versibus et figuris illustrata.* (Bibliothèque nationale.)

les mêmes attitudes, dans le Nouveau Testament de Roville. Le Christ par exemple a une haute stature, la tête allongée, la barbe et les cheveux longs, le front haut, très bombé ou fuyant[1]. Il semble bien que ce soit, comme dessin et comme gravure, le faire d'Eskrich, et l'on observe même dans ces petites vignettes quelques-uns des traits satiriques de la *Mappemonde papistique*. Il est donc à peu près certain que ce petit travail est dû à Eskrich.

La ville de Genève n'était pas un milieu favorable à un artiste. Eskrich l'a éprouvé et la quitta définitivement pour Lyon. Que ce soit sous son nom ou sous son surnom, il a exécuté dans cette dernière ville des dessins, des peintures et des gravures sur bois. Il a été le plus occupé de 1564 à 1575.

On a fait intervenir, pour les ouvrages d'illustration de livres exécutés au cours de cette période, un Jean Moni qui n'est connu par aucun document certain, et, chose étrange, on a attribué les mêmes travaux d'illustration et à ce Moni et à Cruche, c'est-à-dire à Eskrich. En l'état présent des choses, on ne saurait déterminer les caractères propres de la manière de Moni.

Pour nous, Pierre Eskrich dont le surnom était Cruche ou Vase ou Du Vase est le même que Moni, et pour nous aussi les initiales P. V. désignent Pierre Vase, c'est-à-dire Pierre Eskrich.

Nous avons dit, nous rappelons qu'on connaît cinq

[1] Dans les dessins de Bernard Salomon, le Christ a toujours le front haut et droit.

pièces signées par ce maître : trois du nom de Pierre Eskrich et deux du surnom de Cruche; nous avons dit aussi qu'on pouvait se faire par là une idée de ses procédés de travail et qu'on en jugeait le mieux par la scène de la Marche des Israélites dans le désert, dessinée vers 1566 pour une bible restée inconnue. Mais l'exécution a été différente en plus d'une occasion soit du fait d'Eskrich soit de celui des graveurs. Nous n'avons pas reconnu dans son œuvre un caractère d'excellence. C'était un artiste fécond, alerte, ayant le travail facile, travail du crayon aussi bien que de l'outil. S'il a des traits qui permettent de reconnaître sa main, c'est qu'il s'est plu à certaines imitations du dessin du petit Bernard. Il a quelquefois exagéré la hauteur de la stature des personnages, et l'on se fait une idée de cette exagération par l'encadrement du titre des *Consilia sive Responsa* du jurisconsulte Cravetta[1]; on ne trouve pas chez lui le parti pris de lignes tourmentées ou de mouvements outrés.

Il y a lieu de s'étonner qu'un maître qui s'est laissé entraîner par les exemples de Bernard Salomon, s'il se plaisait autant à illustrer le livre, n'ait pas eu l'esprit de l'ornementation pas plus pour le meuble ou le bijou que pour l'étoffe. Cependant Eskrich était aussi brodeur, c'est-à-dire décorateur de l'étoffe. Combien différent en cela de Bernard Salomon qu'il s'attacha souvent à suivre, et il y avait profit à le faire. Même pour le tissu de soie,

[1] Impression pour Charles Pesnot, 1579, in-folio. (Voir la *Bibliographie lyonnaise du* XVI[e] *siècle*, 3[e] série, p. 146 et 147.)

malgré l'action dominante des Italiens, on en était venu à Lyon à accepter la direction imprimée par le petit Bernard qui avait réussi à introduire, pour le trait et la couleur, les raffinements de son style primaticien. Le petit Bernard avait repris un mode d'ornement que Jean de Gourmont, le maître J. G., à demi lyonnais, avait mis au jour en 1545 : les *moresques*, imitation d'une ornementation propre à l'art byzantin ou arabe. Ces moresques offraient un enchevêtrement de lignes harmonieux avec lequel nos graveurs sur bois ont su faire des encadrements élégants et variés. Le maître P. V. en a fait une imitation maladroite.

On observe chez Eskrich un singulier mélange de qualités. S'il a eu la personnalité que nous croyons voir en lui, il avait autant de souplesse dans l'esprit que dans la main. Il a cédé à des influences diverses. Il a été un copiste fort intelligent; quand il n'a pas copié (et il l'a fait parfois servilement), il s'est livré à l'imitation de ce qui était en faveur. Il a fait cependant effort pour présenter des faits de l'histoire avec une expression nouvelle et il est arrivé à saisir une forme qui a quelque originalité. Il a eu dans certains travaux un style tout autre. Les figures du Nouveau Testament et celles des Actes des Apôtres dont Roville a affirmé l'originalité ont en effet une note qu'on peut dire personnelle. Nous n'avons pas observé dans l'œuvre de cet artiste une transformation successive : dans ce qu'on connaît de lui et dans ce qu'on croit pouvoir lui attribuer au cours de la période de 1564 à 1570, la composition, le dessin et la gravure sont divers. C'est cette facile

assimilation de la manière d'autres maîtres qui paraît ne pas lui avoir permis d'imprimer à son faire son propre caractère.

Au dessin des titres ou frontispices dont on faisait, souvent au milieu du XVIe siècle, un attrait pour le livre, ce maître donnait un tour étrange qui accentuait le décor et retenait l'attention. C'était, nous devons le répéter, un dessinateur très ferme, mettant de la fougue dans ses scènes, ardent à exprimer toutes choses par quelques traits rapides, mais indifférent à la recherche de la grâce et de la délicatesse et qui se ressentait peut-être de son origine germanique et de son séjour à Genève. Il aurait été, a-t-on dit, plus correct, plus naturel, même plus savant que Bernard Salomon. Nous lui refusons une telle supériorité. Bernard Salomon, s'il n'a pas été très indépendant, s'il procède ouvertement de l'école de Fontainebleau, a eu cependant des initiatives, des hardiesses, des inventions, un goût, on peut dire un génie, qui ont fait défaut à Eskrich. L'exécution rappelle celle de Jean Cousin chez le petit Bernard, qui y a apporté une finesse et une légèreté qui donnent tant de charme à son mode d'ornementation. Eskrich n'a jamais su donner l'élégance à ses ouvrages, et, pour citer un exemple, il n'aurait certainement pas reproduit avec autant de charme, comme Salomon, ce portrait de femme peint par Corneille que Pontus de Thiard a placé en tête de ses *Erreurs amoureuses* [1].

Les premières pièces gravées attribuées à Eskrich sont

[1] Jean de Tournes, 1549.

datées de 1549. Ce maître en a encore signé en 1581, et on le retrouve à Lyon en 1590. Il a fait, pendant cette longue carrière, des travaux de plusieurs sortes, mais son nom restera attaché à l'illustration du livre.

Nous ne le plaçons qu'au second rang.

Pierre Eskrich, comme les dessinateurs et les graveurs de son temps, n'a pas atteint en matière d'art au niveau auquel Bernard Salomon et ses émules avaient porté l'art à Lyon. Ce n'est pas faute d'habileté technique, mais des changements étaient survenus dans l'état politique et les conditions économiques, et, dans la seconde moitié du XVIe siècle, la ville de Lyon n'était plus au même degré ce foyer d'activité intellectuelle que l'esprit d'indépendance et de liberté avait entretenu. La prospérité et la richesse de la cité s'étaient affaiblies, l'ardeur aux entreprises s'était amoindrie. Il n'y avait plus à cette porte de l'Italie le même va-et-vient d'artistes et sur cette route de l'Orient autant de marchands. Il y avait, par suite, de moindres contacts avec ces étrangers, nos hôtes ou nos concitoyens, qui nous fournissaient à leur insu de profitables enseignements sans altérer notre esprit et notre goût. Nous devions nous ressaisir au commencement du XVIIe siècle et reprendre possession de qualités que notre travail rendit bientôt si fécondes.

TAILLEURS D'HISTOIRES
OU GRAVEURS SUR BOIS A LYON
DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVIe SIÈCLE

(Les dates inscrites à la suite des noms des graveurs sont celles de leur séjour certain ou présumé à Lyon.)

ANGEL (Louis), ..1592-1598.
ARNOULLET (Jean) ?, ..1566,
AUGIER (Louis), ..1588-1591.
BAUCHIER (Jacques), ..1554-1562.
BÉZOARD ou BÉZARD (Claude), C. B., ..1550-1559.
BILLON (Claude), ..1584-1589.
BOUSSY (Clément), ..1548-1558.
BRACHET (Jean), ..1557-1662.
BRUNAND (François), ..1583-1595.
BRUNAND (Michel), ..1582-1599.
CARRON (Michel), ..1597.
CHARPENTIER (Guillaume), ..1578-1584.
CLÉREMBAULT (Claude), ..1557.
COSTE (Jacques), ..1560 1564.
COSTE (Jean). I. C., ..1515-1560.
DUC (Jean), ..1593-1597.
DU CHESNE (Mathieu), ..1598-1610.
DU PINET (Antoine), ..1564 [1].

[1] Nous ne regardons pas Du Pinet comme ayant été un graveur de profession, quoique Papillon ait signalé une bible dont les

Eskrich dit Cruche, Vase ou Du Vase (Pierre), ..1549-1590.

Garnier (Mathieu), ..1580-1584.

Granjon (Robert), ..1557-1577 [1].

Greuter (Mathieu), ..1595-1598 [2].

Gryphe (Antoine), ..1560-1591 [3].

Guillermet (Claude), ..1568-1576.

Guillermet (Jean), ..1566-1570.

Jacob (Jacques), ..1575-1597.

Jacques, ..1534-1557.

Jean, ..1570-1574.

La Faye (Jacques de), ..1576-1581.

La Forest (Georges de), ..1595-1598.

La Forest (Mathieu de), ..1590-1598.

planches auraient été gravées par *Antonius Pinœus*. Mais la bible de Barthélemi Honorati de 1585 contient une carte signée *Antonius Pinœus* et datée de 1564, l'année de la publication du livre des « Plantz de villes d'Europe », carte dont l'exécution très soignée ne paraît pas due à un homme du métier.

[1] Robert Granjon, imprimeur, libraire, tailleur et fondeur de lettres d'imprimerie, était de Paris; il s'est établi à Lyon en 1557. Il a épousé la fille de Bernard Salomon. Il est mentionné une fois dans les rôles d'impôt comme tailleur d'histoires.

[2] Mathieu Greuter, tailleur d'histoires, était né à Strasbourg. Il a demeuré à Lyon « en la rue de bone vou, à l'espée d'arme ». Il gravait en taille-douce; on a cité de lui une gravure sur bois faite en 1595.

[3] Antoine Gryphe, « fils naturel de feu Me Sébastien Griphius en son vivant marchant-libraire et de Marion estant lhors sa servante luy marié » (lettres de naturalité de 1561), libraire, a gravé sur bois, d'après Renouvier. Il aurait travaillé à Paris auprès de son oncle, François, frère de Sébastien, qui a habité Paris, a dessiné et gravé les vignettes d'un Nouveau Testament (1539). François Gryphe a été élève de Geoffroy Tory.

La Maison neufve (Pierre), fin du xvi[e] siècle[1].
Le Chaleux (Jacques), ..1556-†1576.
Le Cousturier (Étienne), ..1555-1562.
Le Febvre (Jean), ..1573-1590.
Le Maistre ou Le Maitre (Jean), ..1558-1574.
Lerfeauvre (Jean), ..1561.
Lestormys (Philippe), ..1585-1589.
Matheis (Jean-François), ..1592.
Mathieu (Georges), G. M., ..1554-1572.
Merlet (Pierre), ..1585-1590.
Nicolas (Claude), ..1587-1592.
Nicolas (Guillaume), ou Guillaume le Flamand, ..1576-1613.
Odet (Léonard), ..1578-1610.
Petit-Jean, ..1558-†1565.
Reverdy (Georges), G. R., ..1529-1564.
Rousset (Jean), ..1571-1574.
Salomon (Bernard), B. S., ..1540-†1560 ou 1561.
Septgranges (Corneille de), ..1523-1557.
Servié (Mathieu), ..1588-1591.
Syfflet (Antoine), ..1560-1569.
Tisserant (Guicharde), ..1556.
Vaultier (Urson), ..1552-1562.
Vendegrin (Jean-Baptiste), ..1606-1644.
Vendegrin (Otton), ..1582-1588.
Verdier (Nicolas), ..1556-1560.
Volant (Antoine), A. V., ..1551-1581.
Volant (Jacques), ..1550.
Woeiriot (Pierre), P. W. B., ..1555-1562.

[1] Nous avons vu Pierre de La Maison neufve mentionné comme tailleur d'histoires, mais, il n'est inscrit ni sur les rôles ni dans des actes; il est possible que ce nom de La Maison neuve soit un pseudonyme.

ERRATA

Page 9. Après la note 1, note 2.

— *Note 2, ligne 8.* Supprimer XVIII[e] siècle.

Page 20, note 3, ligne 3. Mais Sambin peut n'avoir pas dessiné sur le bois tous les termes.

Page 31, ligne 4. Arresté, *au lieu de* arresta.

Page 84, ligne 23. Ceux du Nouveau Testament.

Page 113, ligne 29. P. W. et PWB.

TABLE DES MATIÈRES

Lyon. — Imp. PITRAT AINÉ, A. REY Succ., 4, rue Gentil. — 17488